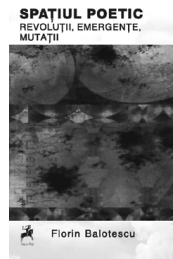


Book Reviews

Florin Balotescu,
*Spațiul poetic: revoluții,
 emergențe, mutații*,
 București, Tracus Arte,
 2018



In an age of literary and aesthetic eclecticism, young researchers refuse to associate writers with exclusive formulas and poetics; they rather prefer to identify in their literary works marginal elements, deviant and atypical formulas, particularities which transcend the solid structures inherited through tradition. After completing his studies with a PhD thesis entitled *Canonical and Non-Canonical Developments in the History of Romanian Literature - Sources and Hypostases of Poetic Space*, Florin Balotescu publishes the volume *Spațiul poetic: revoluții, emergențe, mutații - Poetic Space: Revolutions, Emergences, Mutations* (Tracus Arte Publishing House, 2018). This book of great finesse aims to reconfigure the metastructure of poetic space, whose hypostases bear a high degree of similarity despite their belonging to different times and aesthetic contexts.

In order to fulfil this objective, the author proposes a new method to approach traditional literary works, forming an unusual “family” of poets and novelists who do not apparently possess similar goals and journeys. However, they share a ceaseless redefinition of the poetic zone, the tendency “to experiment (themselves)” (256), as well as the inclination to generate texts which do not adhere to a model (or overcome models). In other words, their work raises the issue of paradigm shifts.

Florin Balotescu begins his volume with a chapter meant to define this alternative poetic space, different from the canonical one, and to determine its sources and theoretical delimitations by offering a new approach to the study of poetic literature. The research continues with two other chapters built in a balanced way – “Representations of Poetic Space in the Literature of the Beginning of the Twentieth Century” and “Representations of Poetic Space at the End of the Twentieth Century” – in which compelling illustrations from texts written by George Bacovia, Max Blecher, Matei Caragiale, Radu Petrescu, Gellu Naum and Mircea Ivănescu support this ambitious endeavor.

Balotescu is mainly interested in the autonomous structures and the experimental aspects of these authors’ works, and in the existence of a certain “internal disposition” (32) in the proximity of their poetic discourse, which generates a distance between their works and the canon, exceeding the boundaries imposed by paradigms. This dynamic is rather involuntary, whereas their literature denotes sensitivity towards conventional models. Starting from such assumptions, this research focuses on both the canonical evolution of the selected writers – as they are considered key authors and are interpreted by means of traditional models – and the non-canonical one – as there can be found in their textual structures a series of attempts to reformulate the literary genres. Difficult to be classified, these authors connect the tradition with a “marginal phenomenon” (41).

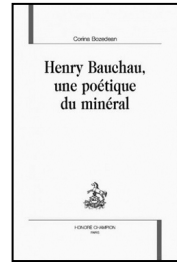
In the last chapter, the argumentation moves towards contemporary areas which include not only manifestations of an aesthetic nature, but also social, political and

technical aspects, as this literature is no longer understood as exclusively aesthetic, but rather existential. Therefore, a new pattern of sensitivity takes shape, together with an internal mechanism which produces unpredictable movements and a new way of perceiving the idea of creation. The author offers a series of examples taken from contemporary literature which he considers to be representative for the idea of poetic space, including texts written by Ruxandra Cesereanu, Andrei Codrescu, Marius Conkan, Adela Greceanu, Simona Popescu. Even though the texts that head towards the notion of poetical space are restricted numerically, they belong to a territory of both neo-oneiric prose and works which explore delirium and ecstasy.

Proving that he possesses the qualities of a skillful essayist, Florin Balotescu broadens the perspective on poetic literature, stepping outside the structures which have already been defined and rooted in the canon. As a researcher, he accepts the challenge of never arriving to permanent solutions, but rather questioning (and provoking) permanently, delving deep into texts with the aim of discovering hidden particularities and deviations from the normative formulas. Even though they describe tendencies and patterns which make them easier to fit into various stable categories, literary manifestations are not meant to be constrained into rigid definitions, and, in many instances, innovative approaches lead to surprising conclusions.

Andreea Stoica

Corina Bozedeau, *Henry Bauchau, une poétique du minéral*, Paris, Honoré Champion, 2017



Si l'œuvre de Bauchau a déjà suscité un certain nombre de monographies, peu sont issues d'un travail de recherche doctorale. Corina Bozedeau a soutenu une thèse sur Henry Bauchau en cotutelle en 2012. L'ouvrage est tiré de cette thèse et analyse l'œuvre de Bauchau sous le prisme de la minéralité. Elle s'attache à parcourir toute l'œuvre d'Henry Bauchau sans privilégier un genre en particulier, lui qui les pratiqua tous. « Une poétique du minéral » n'est donc pas à entendre comme l'étude exclusive de la poésie de Bauchau, mais bien comme celle de toute sa création artistique. Entrer par le truchement de la pierre pour expliquer l'œuvre bauchalienne a nécessité la convocation de plusieurs théories critiques : celles de l'imaginaire nourries par les nombreuses études de Gaston Bachelard et celles de la phénoménologie à l'image des écrits de Michel Collot sur la notion d'horizon. La réflexion de C. Bozedeau se décline en trois temps, le premier interroge les motivations intimes de l'auteur à avoir recours aux images minérales. Elle étudie de manière précise les sources qui ont nourri l'imaginaire bauchalien. La contextualisation est alors nécessaire puisque le *topos* de la ruine est très marqué dans l'histoire littéraire : il est le signe de la recherche de bon nombre d'auteurs d'après-guerre qui sondent les paysages dévastés des villages bombardés pour retrouver leur inspiration.

La seconde partie s'attache à envisager les complémentarités de la pierre avec les autres éléments et notamment l'eau pour mieux comprendre le rapport au monde de l'auteur. La dernière partie interroge la valeur méta-poétique du minéral et met en relation la pierre avec le processus créateur.

La première partie « Ruptures et sédimentations identitaires » opère un état des lieux des sources de l'imaginaire de Bauchau. Non seulement C. Bozedeau rappelle les valeurs symboliques de la pierre, mais elle explique comment de la pierre naît le créateur. L'approche créatrice bauchalienne s'apparente à la démarche du géologue. La matière devient donc émotion. De prompts mais nécessaires rappels biographiques : le séjour de Bauchau en Suisse resitue l'écriture de l'auteur dans l'univers minéral des montagnes qui l'environnent. L'appréhension quotidienne de la montagne durant 26 ans imprègne inévitablement son imaginaire. Pour C. Bozedeau la montagne devient le siège d'une « expérience plurisensorielle » (p. 40). La recherche d'une identité dans le paysage signe selon la critique une autre particularité de l'imaginaire bauchalien : l'intérêt pour la philosophie orientale en ce qu'elle considère l'inséparabilité du moi et du cosmos. La montagne devient donc pour le poète le lieu de l'exploration et de la projection. À juste titre, C. Bozedeau contextualise l'œuvre de Bauchau en la confrontant avec celles de bon nombre de ses contemporains comme Jaccottet, Char, Ponge, PJ Jouve, Gaspar, Guillevic ou encore Du Bouchet. La sensibilité au minéral est le signe d'une époque : celle de l'après-guerre et d'une génération d'auteurs : celle du sujet en crise à la recherche de son identité.

Le second chapitre « Une destinée minérale » vise à comprendre plus

précisément le rôle de la pierre dans le processus d'écriture. Elle permet de mettre en lumière l'origine de son besoin d'écrire : le sentiment d'insécurité suscitée par la froideur de la mère. La pierre permettrait donc de donner de la consistance à un moi en perte de repère et de matérialité. C. Bozedeau interroge alors les couples antinomiques pour mieux comprendre les particularités de la pierre dans l'œuvre de Bauchau. Étudier la minéralité montre donc la profonde ambiguïté sur laquelle repose l'œuvre de Bauchau : celle de l'altérité comme appréhension première. En ce sens l'anthroponymie minérale montre le rapport étroit entre le nom et son référent. Les oppositions signifiantes, mais complémentaires sont nombreuses : l'extériorité et l'intériorité, les eaux stagnantes et les eaux vives, la pierre friable et la pierre d'angle, l'eau et le minéral, le végétal et le minéral. Toutes permettent d'une part de faire émerger l'apport du minéral dans l'écriture de Bauchau, d'autre part de montrer la construction conjointe de l'éthique et de la poétique bauchaliennes. L'utilisation de tous ces mythes par Bauchau lui permet de s'édifier dans l'altérité. C. Bozedeau explique « l'éthique de la porosité et de la perméabilité, [doit être] comprise comme apprentissage de soi à travers l'autre » (p. 87). C'est ainsi que l'identité poétique passe par des données perceptives et sensorielles et émerge dans la complémentarité des matières. Selon C. Bozedeau, l'auteur cherche donc dans cette diversité élémentaire à réunir des images contraires pour se construire une « conscience anthropomorphe ». La complémentarité essentielle qui structure l'écriture de Bauchau est celle de l'eau et du minéral. À la retenue de la pierre s'oppose le dynamisme des

eaux. L'auteur parviendrait ainsi en retrouvant la complétude originelle à structurer sa démarche et son existence. Ainsi, C. Bozedeau finit par définir le fondement de l'écriture bauchalienne dans l'exigence éthique fondamentale qui maintient les contraires plus qu'il ne les annihile. Finalement c'est dans une identité harmonieuse des trois règnes que C. Bozedeau conclut cette première partie pour signifier les deux principes fondateurs de l'écriture : la perméabilité et l'interpénétrabilité.

La deuxième partie « Du désenchantement à la sérénité » révèle les ambiguïtés et les enjeux de cette condition poétique minérale. Certes, le minéral est un principe structurant du devenir existentiel mais il est aussi froideur et rudesse. Finalement, l'entrée choisie dépasse l'approche thématique pour révéler la difficile présence au monde du poète. La pierre qui s'effrite, selon C. Bozedeau est aussi pour rappeler le monde en décomposition et les incertitudes tenaces du poète. C'est donc dans une trajectoire qui évolue positivement que la critique définit le rapport au monde de Bauchau. De l'expression du désenchantement dû à un monde en décomposition en passant par la violence, C. Bozedeau finit par comparer la pierre à une forme d'allègement. Les ruines, *topos* romantique repris par bon nombre de poètes d'après-guerre deviennent chez Bauchau la signification du principe de réversibilité. La critique montre alors que le minéral définit la manière d'être au monde de Bauchau sur le mode de la dénonciation d'une civilisation déshumanisée. Dans le même temps, la pierre est aussi l'armure qui protège pour ne pas être à son tour déshumanisé. L'âpreté de la pierre signe donc la violence des rapports humains. Être frappé par la

pierre revient à être frappé par la réalité du monde. L'homme comme le poète ne peut lutter contre la dureté de la pierre qui lui marque une opposition indépassable ; la force physique ne lui sera d'aucun recours, seul l'esprit pourra le libérer. La muraille de pierres devient donc l'obstacle à franchir pour s'ouvrir à d'autres dimensions de la vie. Cependant, c'est pétri de la philosophie taoïste que Bauchau entreprend de s'attaquer à la grande muraille : en retournant la force de l'adversaire contre lui. L'obstacle devient donc levier mais ne permet pas pour autant un franchissement définitif. Mais le souhaite-t-il seulement ?

Le minéral, appellation préférée à « pierre » par C. Bozedeau quand il s'agit d'évoquer les connotations positives que l'auteur lui donne, est aussi le refuge bauchalien. Il ne faudrait pas oublier trop rapidement l'élément qu'est la matrice originelle : la terre qui porte toutes les qualités maternelles primordiales. Valoriser le minéral revient pour Bauchau à exprimer son besoin de renouer avec la terre, de s'intégrer dans le monde. Mais c'est toujours selon le principe de la coexistence des contraires que le poète est capable de s'ouvrir. La terre peut être donc tour à tour source, refuge mais devenir le lieu des profondeurs qui engloutissent et inquiètent. La grotte, lieu plus que symbolique pour Antigone, permet par sa descente de tenter de s'approprier soi. C'est à la fois le lieu de l'espace de la sécurité heureuse et celui de l'inconscient collectif. Autre élément analysé par C. Bozedeau pour définir la descente dans les profondeurs de la terre : le volcan. Il est à la fois destruction et régénération, Éros et Thanatos, jaillissement et anéantissement, somme toute force à canaliser et force jaillissante. Les éléments minéraux

bauchaliens signifient son espace mental quand ils expriment sa difficulté à se tenir en équilibre. La pierre serait donc « allègement et pesanteur » pour reprendre un des titres du dernier chapitre de cette partie. L'auteur a besoin du dur et rechigne pourtant devant le poids de la pesanteur. Il tend à s'alléger dans le compagnonnage du lest de la pierre. Si celle-ci est sollicitée surtout pour sa capacité à durer, le poète qui voudrait laisser une empreinte par son œuvre le lui envie. C'est dans un rapprochement détaillé avec la philosophie nietzschéenne que C. Bozedeau montre le rapport entre la physiologie et la création littéraire. Le corps devient le lieu d'un échange entre l'intérieur et l'extérieur. L'œuvre d'art naît donc de l'action de l'artiste sur la matière – minérale de préférence – et permet ainsi la renaissance de l'artiste. En ces termes, l'existence devient donc une suite de possibles et la pierre « suspend le temps dans une atemporalité » (p. 218).

Enfin dans une dernière partie « De la matière brute à l'œuvre construite », c'est à la matière langage qu'est confronté le minéral. Les différentes pierres rencontrées dans toutes les œuvres de Bauchau ont construit un édifice verbal dans lequel la matière verbale rejoint la matérialité du monde. Le poète qui avait intitulé son premier recueil *Géologie* se comporte effectivement en véritable géologue lors du processus d'écriture. Il s'agit en effet, d'extraire les couches profondes de l'être dans l'œuvre qui en devient une nécessité existentielle. C'est à nouveau dans une forme de contradiction qu'émerge la parole : elle est jaillissement de langage quand il est une partie de l'être, mais elle est érodée par son usage conventionnel. Le poète doit redonner sa densité au langage. L'avènement de

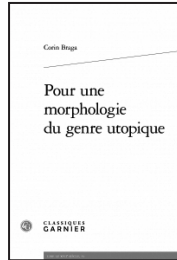
la parole suppose donc une remontée des matières souterraines et le dépassement d'une « sensibilité individuelle [pour aller] vers des couches anonymes » (p. 230). La psyché commande donc l'émergence de la parole sur le mode du volcanisme selon la métaphore filée que poursuit C. Bozedeau. Malgré toute son incomplétude, la langue permet de sonder les profondeurs de l'être et de se trouver soi. La matière langage rejoint la matière corporelle pour figurer la matérialité intérieure. Le défi devient alors de faire coïncider la voix intérieure et la matérialité des mots. L'auteur oscille alors entre l'accueil du jaillissement verbal et le besoin de construction de son discours.

Les dernières contradictions structurantes pour C. Bozedeau définissent finalement toute l'ambivalence du processus de création bauchalien : l'écoute de la matière inconsciente qui se donne sur la feuille par accumulation, fragments et le comblement textuel qui nécessite l'intervention consciente du poète. Loin d'être la simple transcription brute d'une parole automatique, l'œuvre bauchalienne exige des lectures, des coupes et des élagages pour parvenir à une certaine forme de dépouillement. L'œuvre comme un édifice est en perpétuelle construction, restructuration et reconfiguration. Elle nécessite des travaux en continu, le poète devant même faire appel à des lecteurs tiers bien souvent pour démêler les opérations utiles des changements inefficaces. Dans tous les cas, et c'est la dernière image que donne à voir C. Bozedeau la pyramide, comme « exigence d'édification » permet à l'auteur d'habiter son œuvre et condense tous ses efforts de construction contradictoire : entre inachèvement et désir de perfection et d'équilibre. Par le parti-pris thématique de départ

– le minéral – C. Bozedeau livre donc une étude aboutie de l'ensemble de l'œuvre de Bauchau pour mettre en lumière les processus à l'origine de sa création. Enfin soulignons que C. Bozedeau a organisé en juin 2016 un colloque intitulé « Langue et langues chez Henry Bauchau ». Les actes en ont été publiés dans la *Revue internationale Henry Bauchau* numéro 8.

Marianne Froye

Corin Braga, *Pour un morphologie du genre utopique*, Paris, Classiques Garnier, 2018



Recently published at *Classique Garnier*, Corin Braga's *Pour un morphologie du genre utopique* traces a vast and rigorous inventory of the utopian imaginary in its social, political, literary or subversive dimensions. The book comprises a well-defined conceptual perspective, structural analysis of all utopian branches and categories with close-reading examples of both classic and modern texts. Thus, it is difficult to present such a rich book which explores the imaginary forces born out of a certain loss experienced, at the cultural level, as a religious downfall or a distant irretrievable time.

The difference between classic utopias and modern ones is that, as Corin Braga points, the ideal state is no longer projected in space, but in time. The quest for utopias becomes a search for a redemptive future

that opens out of the ontologically void spaces of the present. The real and the unreal conspire in order to create a “constellation of possible worlds” where man can or must be reconciled with his surroundings, with a different nature or with the implausible. Corin Braga analyzes, just as a mathematician would, the elements of the equation that would result in a certain ideal that bears its own impossibility. The unrealizable nature of utopias is not seen as a vulnerability, but as an exploratory cognitive force. As Oscar Wilde famously states: “A map of the world that does not include Utopia is not worth even glancing at, for it leaves out the one country at which Humanity is always landing.” The range of sub-genres investigated includes: *le voyage extraordinaire*, *le conte de fées*, *le roman d'aventures*, *la robinsonnade*, *la satire*, *la littérature fantasy*.

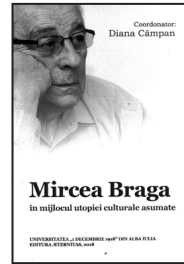
As Corin Braga proves, utopias are born out of an evasion from history, while anti-utopias are a return to an evasion back into history, where contingency and uncertainty play fundamental roles in defining humanism. Noticing that there are different impulses back and forth into the real and the imagined, which define particularly the present, Corin Braga distinguishes between four utopian methods. The first one is the separation between good and evil, where there is a search for the disambiguation of the shadow. Extrapolation is the second method, which uses the projection into a different *cronotope*. The third one is inversion which applies the anti-phrase and the paradox. The fourth one is the experimental reduction *ad absurdum*, by a certain isolation in time and space of the imagined world. By proposing this methods, Corin Braga raises a fundamental question: can we totally identify ourselves with a certain ideal or a

counter-ideal? The author does not look for quick answers, entrusting his readers with their own reflection upon the question.

As Fredric Jameson points, what we call “reality” is a mere abstraction, a simplification which helps us operate inside the chaotic world of perceptions. Following this idea, Corin Braga proves that what the utopian mechanism wants to correct is a mental representation of the world, called *imago mundi*, or simply *mundus*. The utopian creation develops different relations with this *mundus*, inside the quadruple system of *here* and *there*, *now* and *the future*. This utopian visions which linger upon various attachments to the possible and the virtual give birth to a political imaginary inside which our own world is rendered either desirable or undesirable. Utopias, dystopias and anti-utopias configure the borders of this *mundus*, which stresses the deepest fears and hopes of a certain historical and cultural period. The finite and the infinite, the possible and the impossible, good and evil, beautiful and wrong are all poles of the *mundus* making room for an imaginary where the reconciliation between the two is always postponed. The lost paradise has strayed its description inside the dispersive and reconstructive forces of *outopias*, *euto-pias*, *dystopias* and *antiutopias*. We can argue that what Corin Braga does is uncover the traces of certain lost pieces inside conceptions of the world that reemerge as utopian dreams shadowing or unraveling the historical present. The book is an exhaustive research on the utopian genre that needs to be taken both as a synthesis and a reorganization of what has come to be understood under the term *utopia*.

Călina Părău

Diana Câmpan (ed.),
*Mircea Braga în mijlocul
utopiei asumate*, Alba-
lulia, Editura Aeternitas,
2018



The volume *Mircea Braga în mijlocul utopiei culturale asumate* [Mircea Braga – the Endorsed Cultural Utopia] represents a collection of articles brought together as a homage for Mircea Braga, Romanian critic, historian and literary theorist, celebrating his impact in the light of contemporary culture. Prefaced by the introduction of the editor, Diana Câmpan, who emphasizes the importance of culture’s supremacy as Mircea Braga’s overarching ideal, this volume’s aim is to capture the main coordinates and traceable instruments in the study and analysis of *the Cultural Human Being*, as the editor characterizes him.

The volume is organized on modules dedicated to Mircea Braga, as follows: Part I *Întâlniri fundamentale* [Fundamental Encounters], Part II *Intermezzo. Oglinzile interioare* [Intermezzo. Inner Mirrors], and Part III *Idei, principii, cărți* [Ideas, Principles, Books].

The first section’s purpose seems to be the development of a reflexive study by creating the historical, theoretical and methodological framework. This part draws an overview of the essential biographical stages transited by Mircea Braga over the decades, undertaking the role of carrying the reader into a world where the focus is set particularly on the cultural spirit. As announced by the editor in the introduction

of the volume, there are valuable contributors to this work, and in the first part there are names such as Acad. Ioan-Aurel Pop, Acad. Dumitru Radu Popescu, Ion Buzăși, Aura Christi, Constantin Cubleşan, Marcel Mureşeanu, Mircea Popa, Cornel Ungureanu, Ioan Radu Văcărescu, who make use of a broad set of social perspectives, a diverse range of cultural forces, theories on culture and history of reception, all based on the figure of Mircea Braga. The notion of *cultural utopia* is embraced by all these authors with a view to emphasizing the importance of the literary and cultural values promoted by Mircea Braga.

While in the first part mainly socio-cultural issues are discussed, the second part focuses on literature. *Intermezzo. Oglinzile interioare* is a monodrama written by Emil Cătălin Neghină, as a praise for Mircea Braga. This *Intermezzo* of the 'play' makes the link between the first part, centered on biographical testimonies and confessions, to the third part, tackling with theoretical reading of Braga's approach to literature.

In order to complete Emil Cătălin Neghină's aim, the third part, entitled *Idei, principii, cărți*, signed by literary critics, and some of Mircea Braga's ex-students and ex-colleagues, encapsulates a series of studies based on his literary work. Bordering the literary and the cultural theories on Mircea Braga's work, Acad. Alexandru Surdu summarizes his philosophical theories relating to Friedrich Nietzsche, developed in the volume *Ecce Nietzsche. Exercițiu de lectură hermeneutică*. Vasile Muscă's article seems to be a complementary analysis of Mircea Braga's study on Nietzsche, whose philosophical aim was to become a free spirit. As a thematic continuation of

the article opening the third part, Mircea Anghelescu's essay *Note despre tradiție și tradiționalism* includes an analysis of certain constructive patterns on traditionalism, as Mircea Braga conceptualizes it in his theories. It goes on with the study *Mircea Braga – Depoziții din refugiul în prefixele modernității*, in which the author Gheorghe Manolache explores the influence of Braga's theory on traditionalism on the dynamics of modernity.

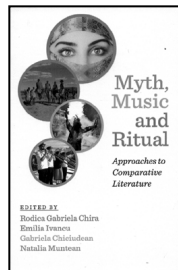
Studies on value, culture, literary history and criticism in his work are traced by Alina Bako and Iulian Boldea in their articles, both starting from the premise of Mircea Braga's vast knowledge. Braga foresees the potentiality of philosophy in the connection with other sciences, asserting that there are bidirectional links between literature and life and in order to obtain a mediation for the human experience people should accept their redefinition by relating themselves to the universe in the light of technological development. Basing her conceptual path in the work of Mircea Braga on one of his essays titled *Geografiele instabile*, Ioana Bot monitors the genuine change of perception – as it is theorized by Braga himself – regarding the role of a literary critic in his own creation, the theoretical detachment in the establishment and consolidation of identity. While Ion Simuț's article is focused particularly on approaching the theorist's style in his literary criticism, a new metaphoric game appears in the essay *Pentru o hermeneutică a esteticului*, Liliana's Danciu article on aspects of Braga's theory of truth.

Further arguments for Mircea Braga's hermeneutics in various areas of theory can be found in articles signed by: Diana Câmpan, Pompiliu Crăciunescu,

Gheorghe Glodeanu, Ovidiu Ivancu, George Manolache, Felix Nicolau, Mihai Posada and Maria-Ana Tupan. Given the comprehensive perspectives on Mircea Braga's literary works and reference books, his contribution to his students' academic development and his influence on people who were impacted by his theories, this very complex collection of studies provides a valuable hermeneutic insight on his vast work. Unquestionably, this book is a reference study on Mircea Braga's creative vision, an inestimable compendium of his theoretical research domains.

Ana-Maria Parasca

Rodica Gabriela Chira, Emilia Ivancu, Gabriela Chiciudean, Natalia Muntean (eds.), *Myth, Music and Ritual. Approaches to Comparative Literature*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2018



Edited by members of the “Speculum” Centre for Research of the Imaginary, which functions under the “1 Decembrie 1918” University of Alba Iulia, this volume resumes the themes proposed by *Incursions into the Imaginary* 7, an annual publication coordinated by this Centre. In addition to the relation between myth, music and ritual, central to the above-mentioned issue of *Incursions into the Imaginary*, this collection, published by Cambridge Scholars

Publishing, is also dealing extensively with the importance of myth in various artistic forms, ranging from Greek Tragedy, Romanian Drama to contemporary, very popular productions of media, such as the Japanese Anime.

Making use of different definitions that myth has received over time by researchers, specifically those of Bidermann and Scharfstein, Roland Barthes and Bultman, the editors stress its importance in understanding culture, linking myth to narratological representations of surroundings, seeing it as a bearer of subversive political messages, etc. Moreover, they consider that associating music and ritual with myth gives it the possibility of being better understood by all the members of a community. The first part of the book, “Reflections on Myth”, seeks to further explore how myth appears in different works of art, while the second part, “Myth, Music, Ritual”, addresses in a more detailed manner the triadic association announced from the title.

In *The Anthropological Archaeology of the Builder's Myth (Manole Handicraftsman) and its Echoes in Romanian Drama*, Cristian Stamatiou presents the evolution of the Manole Master Builder Myth since its first Balkan manifestations, according to Mircea Eliade, and analyses it in the context of two modern dramatic reinterpretations: *Meşterul Manole* (Master Manole, 1927), by Lucian Blaga, and *Moartea unui artist* (The Death of an Artist, 1964), by Horia Lovinescu. Stamatiou, after Eliade, attributes the necessity of sacrifice, central to this myth, to the need of ancient people to integrate the then-new houses in which they lived to a previously considered pantheistic view on life. The author then

observes that this myth receives different, new elements, depending on the historical context or different authors' personal choices. Blaga's rewriting nuances the artistic creation that Manole accomplishes, adding some elements from Bogumilism. Horia Lovinescu, in an effort to present a veiled, subversive message to the oppressive system he lived in, brings forth the condition of the artist as most important to his reinterpretation.

In her study *Exploring the "Spirits" in Shojo Culture: Anime and the Bishonen Trope*, Alice Teodorescu, sets out to analyze some of the characteristics that make Japanese Anime *mukokuseki* (without national identity, stateless), using Koichi Iwabuchi's term. Of primary significance is the fact that, although most *anime* and *manga* are placed in Japan, their characters do not look like they are Japanese people. The author focuses on *shojo anime*, animated series that target girls of 10 to 18 years and portray romantic relationships and friendships. Namely, she investigates two *anime* of this category: *Kamisama Hajimemashita* (2012 – 2016) and *Kamigami no Asobi: Ludere Deorum* (2015). A significant role in this subgenre of *anime* is played by the *bishonen* (beautiful boy), who appears as an androgynous creature, interested in both boys and girls, who becomes an object of fascination for the female characters. This affective consumption and the non-Japanese look of the characters are some of the traits that make *shojo anime* travel so easily across Japan's borders.

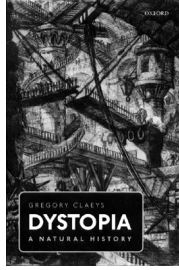
Moving to the second part of the volume, Petru Adrian Danciu investigates how, in a Gnostic setting, the fairy tale *Queen of Fairies*, music can induce the fall of a spiritual being into materiality. In his

essay *The Mechanical Musicality of the Profane and the Seduction of the Sacredness* the author finds that mechanical music coming out of objects manufactured by humans (a clock, here) can fascinate even a sacred being and make her renounce her higher ontological status. This entity is a feminine character which can be seen as Sophia from the Gnostic myths. The action is carried out by the youngest of three brothers (a common *topos* of several fairy tales), dressed in women's clothes. His travesty combines with the music of the clock in order to reveal to the spiritual entity the different faces of the profane: linear temporality and masculine sexuality.

Although I have summarized only some of the studies in this volume, all of them manage to add valuable insights to the ever-growing research on myth, reinforcing the idea of cultural relevance that myth had over time and going a bit more in-depth into the importance of the link between myth-music-ritual. This leads to my belief that the present volume is a necessary and pleasurable read for anyone who desires to enlarge their knowledge on myth and to see myth put to use in different approaches to comparative literature.

Mihai Țapu

Gregory Claeys,
*Dystopia: A Natural
 History – A Study of
 Modern Despotism, Its
 Antecedents, and Its
 Literary Diffractions*,
 Oxford, Oxford
 University Press, 2017



Professor of History at Royal Holloway, University of London, and author of the recently published *Marx and Marxism* (2018), Gregory Claeys offers a comprehensive and erudite *tour de force* in the field of utopian studies with his 2017 monograph, *Dystopia: A Natural History – A Study of Modern Despotism, Its Antecedents, and Its Literary Diffractions*.

As the title itself suggests, the ruling concern of the book consists in offering a thorough historical account of political dystopia, the modifier “natural” providing a subtle hint to the perceptive reader as regards the particular theoretical angle employed. Here, the dystopian paradigm is reconfigured from an anthropological viewpoint, adopting man as a collective or an assembly of individuals whose identity is primarily engendered by the collective, the “I” being an entity that comes into existence and manifests itself after the solidification of the “We”. This perspective develops the image of the collective self that generates, maintains and modifies dystopias in response to social, historical and political anxieties. Such a framework rests on an analysis of dystopia with an innovative array of features, concepts and categories, as we shall see when we delve into an exposition of its parts, after a brief incursion into the book’s formal nuance and accessibility.

An abiding feature of the book is indeed the vivacity of style with which it is written and the conjunction of breadth and depth in the profusion of references that the author engages with. Whether he expounds on multifarious and complex psychoanalytic perspectives, large gyrations of religious history, or the dismal worlds of totalitarianism, fictitious or otherwise, the author finds respite to marry the gruesome with the winsome in short quips or summarizing artifices such as “The spirit of the moment indicated total solutions, and no restraint: head-splitting, not hair-splitting” (p. 130). Passages such as these may seem candidly facetious, but they resonate deeply with the content Claeys previously expounds on, lending weight and vividness to the last movements of the expositive crescendos. It is in virtue of this that the book is surprisingly operative and fecund for both the novice and the adept of the field.

Nevertheless, trenchant remarks, assertive stances and striking claims are not eluded or obfuscated by the author’s prose, who provides at the outset a quick overview of his theoretical approach, wherein he informs us of the psychosocial tone of his approach – “Our ‘natural’, original psychic state is one of constant mental anxiety” (p. 9) – and sets the grounds for his future sections, such as the third one that details extensively on *Monstrosity and The Origin of Dystopian Space*: “A materially defined world is broadly predictable. A magical one is fraught with contingency” (p. 9).

In this spirit and manner, the author conducts the deployment of his work, beginning with the first of three parts, *The Theory and Pre-History of Dystopia*. Initially clarifying the concepts and definitions

used, the author juxtaposes *dystopia* and *utopia*, highlighting the uneven ground on which the two concepts are contrasted, and observes the interrelation of the two: "Like the snake within the Garden of Eden, dystopian elements seem to lurk within Utopia" (p. 6). He then proceeds to describe how *utopianism* is inherently colonial by creating an *external dystopia* that is systematically stigmatized and disenfranchised for the welfare of those who inhabit Utopia. Albeit both possess a collective ethos, what distinguishes them is dystopia's *compulsory solidarity* as opposed to utopia's *enhanced sociability*.

It is also here that the author delineates the three main species of dystopia: the political, the environmental and the technological, the first of which remains the chief concern throughout the book. Probing an impressive corpus of psychoanalytic and sociological theory that straddles the works of luminaries such as Le Bon, Sigmund Freud, Boris Sidis and Norbert Elias, the author evinces the distinction between "group" and "crowd", developing, among others, the concepts of *vertical/horizontal social enhancement* for denoting the processes the self is subjected to within the crowd/group, and establishes the key concept of *sociogermophobia*, which is essential to understanding the following chapter *Monstrosity and the Origin of Dystopian Space*, where Claeys' talents as historian shine. Therein we find a thorough *exposé* of diachronic teratology, beginning with magical beliefs found in *The Epic of Gilgamesh* and pagan preternatural world-views, alongside their gradual amalgamation by Christianity under the persona of Satan, trends which culminated in the genocidal paroxysms and hysterias of the

Inquisition in Early Renaissance. Thus, *sociogermophobia* exhibits its essential utility: the fixation of group identity by means of excluding an "enemy".

The last two parts are strongly intertwined with the theoretical edifice elaborated in the first. With two subdivisions of its own, *Totalitarianism and Dystopia* provides a thorough account of multiple totalitarian regimes, overviewing the social apparatus underlying The Terror, The Soviet Union, Nazi Germany, The Chinese Revolution and Pol Pot's Cambodia. Thus, the concept of *secular millenarianism* alongside anti-Semitism and pervasive discrimination are tied into the aforementioned *sociogermophobia*, the will to eradicate the "Other". These are the mechanisms that, coalescing with fear, paranoia, insecurity and the dynamic of dystopian groups, create the "political religious" which, unleashed, had such devastatingly violent effects. Meanwhile, *The Literary Revolt against Collectivism* has a quadripartite structure, where it is contended that "this section will examine literature's contribution to our understanding of dystopia through a concentration on themes and ideas rather than literary form" (p. 269). It surveys the following successively: a general view of dystopian literature and its origins, focusing primarily on that which followed World War II, but tracing the genre back to the inflamed imaginary of the French Revolution; a (con)textual view of Aldous Huxley's *Brave New World* and its anti-Bolshevik connotations; a lay-out of Orwell's ideas while critiquing certain interpretations of *Nineteen Eighty-Four*; finally, a sizable body of texts pertaining to post-World War II Literature with a quintuple thematic itinerary, moving the

focal point from the political dystopia to other two kinds that have been previously mentioned. A conclusion provides the major ideas discussed within the book, with a commentary on contemporary dystopian fiction and its role in assessing the potential and preventing the possibility of humanity's plunge into global dystopia.

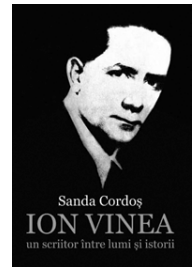
There is little proper reproach that can be imputed to this fine display of erudition and academic rigor, although minor mistakes are bound to sprout in such a dense volume. There is an ebb and flow of prudence, expediency and invective, which at times can be jarring, at others, charming. Thus, the author refers to Caliban as "a half-sea, half-land creature" (p. 71, emphasis added), which indeed has been the case in some productions and mediatic reproductions of *The Tempest*, but is a matter of debate regarding the original work. Certain sweeping, undocumented (or at the very least devoid of references) claims are made: "For magic relies upon – indeed largely *is* – the power of suggestion" (p. 59), although this is a rare occurrence. The tone of the prose is also relentlessly scathing towards the Christian religion "Christianity enshrined misogyny as official dogma by associating women with Original Sin" (p. 95), which may be regarded as a virtue, a sin or a sign of intellectual honesty, bringing a note of extraneous subjectivism notwithstanding. The author displays consummate prudence and genuine self-awareness nonetheless, noting "Undoubtedly, understanding these extraordinarily complex phenomena cannot be safely entrusted to the historian or sociologist alone" (p. 268), as well as opting to 'let the subaltern speak', that is, to "err on the side of the subjective voice" (p. 114) when describing the

experiences of victims under totalitarian regimes instead of utilizing empirically sterilized accounts of history.

We may recommend, then, to the reader that undertakes this fascinating journey through the dour landscape of dystopia to expect an anthropocentric and materialist account of the history of dystopian imaginaries, political regimes and literature. Within, he may find a penchant for Marx as opposed to Hegel, strokes of Mill over faint lines of Kant, and a quart of Freud for each teaspoon of Jung. Yet, though the material world may be "broadly predictable", this book leaves room aplenty for surprise and makes for an informative, fulfilling and immensely rich read.

Vlad Răzniceanu

Sanda Cordoș, *Ion Vinea, un scriitor între lumi și istorii*, second revised edition, Cluj-Napoca, Școala Ardeleană, 2017



Sanda Cordoș's monographic book, *Ion Vinea, un scriitor între lumi și istorii*, dedicated to the fascinating life and literary work of the Romanian interwar writer, was originally the result of the research project provided few years ago by the Romanian Academy of Letters and was published last year, revised and improved, in a second edition. Some of the fascinating chapters on Vinea's life and work were delivered as well in Romanian literary magazines. Yet it should be emphasized that Sanda Cordoș's

book not only explores the ways in which Vinea's biography subtly sheds light on his literary works, but also engages in a passionate detective inquiry into documents of literary history (letters to friends and family, public and private documents, also involving the CNSAS archive, diaries, memoirs of close friends, articles from the daily journals, such as *Evenimentul zilei*, *Contemporanul*, or *Glasul Patriei*), things that previous monographs (Elena Zaharia Filipaş, for instance) eluded.

Thus, far from being just a monographic book, Sanda Cordoş's analysis allows for a deeper comprehension of the Romanian author through a subtle exploration of his work involving both psychological and psychoanalytical interpretations, as well as many comparative approaches. The book should be read rather as an insight into the inner motivations of Ion Vinea's creations by using also the magnifying lens of his biography. But the task was not easy at all because, as Sanda Cordoş states by quoting the Romanian critic Şerban Cioculescu's phrase, Ion Vinea is *the disfavored spoiled man* ("răsfăţatul vitregit") of destiny, thereby being a captive between worlds and historical events, a controversial personality belonging to an Eastern world by origin (half Greek after his mother, Olimpia), but rather affiliated to the Western world through his intellectual training and taste; a writer who lived both the effervescent freedom of the avant-gardes and the empty reality of the totalitarian regime; a slave to everlasting love but fickle and unreliable, a beloved poet as well as a very skillful writer; having a questionable literary affiliation, given his early association with the Romanian and European literary Avant-garde, and also a Modernist, due to the aesthetics of his late works.

Asking herself what Europeanism and Western thought meant for a Romanian writer, using biographical, adjacent literary documents and analyzing the unfinished novel *Venin de mai*, Sanda Cordoş outlines the first and the most fruitful chapter in the book that opens up the comparative approach, a chapter dedicated to the 1920s' Paris, the meeting place for a great number of influential artists, which proved most influential on Vinea's works and ideas. Already affiliated with the Western world by virtue of his education and literary interests, the young Romanian writer completed his training only on his first journey to Paris. Hence, the late twenties allowed him to continue his close friendship with the two Romanian avant-garde artists: Tristan Tzara and Marcel Ianco, but especially to start other unimaginable intellectual friendships, with the sculptor Constantin Brâncuşi (hosting important photos of his works in the *Contemporanul* review that Vinea ran), with the Italian writer Aldo Palazzeschi, and mostly with the American writer Scott Fitzgerald, whose *The Great Gatsby*, with its literary theme of waste and failure, as Sanda Cordoş ingeniously demonstrates a few chapters forward, had exerted a great influence on Vinea's late version of the *Lunatecii* novel. Moreover, the Romanian writer fulfilled his aim of artistic internationalization by a short friendship with erotic overtones, for Josephine Baker, the famous cabaret dancer, whom he stole from her lover, the architect Adolf Loos, and whose visit to Romania he supported, in order for her to perform a dance show there.

On the same note, in order to point out (not without some fine traces of psychoanalytical references) the poet's sentimental

odyssey, his intense love life, Sanda Cordoș plunges the readers into the spicy love affairs of Ion Vinea. Therefore, she sums up carefully all his female lovers (far from being just a few), reviews their fictional and non-fictional writings (diaries, memoirs...), tries to identify each shadow they cast on Vinea's poetry and novels and accompanies everything with fine anecdotal remarks. The next chapters deal with the writer's aesthetics by questioning his ideas of social equality and revolution in art, whether spiritual or in keeping with the avant-garde's renewal thought, as a project of artistic transformation according to the Western models. Following the same key idea of a writer who was captive between irreconcilable political regimes, Sanda Cordoș pursues her analysis with a few interpretations referring to documents that have never been investigated so far and explores the most dramatic episodes in Vinea's biography: his publishing activity in 1944, his exclusion from the literary establishment in 1945, his marginalization and harassment under the totalitarian regime and his forced return to journalistic life at *Glasul patriei*, a politically enslaved newspaper.

Being the most comprehensive monograph so far, the book could not elude some substantial chapters dedicated to Vinea's literary works. Thus, one at a time, first the short stories (the *micro-fictions*) *Descântecul și Flori de lampă* (1925), *Paradisul suspinelor* (1930), then *Lunatecii* "a great novel to re-discover", and last but not least Vinea's poetry benefit from an elaborate analysis. The subtlety and extremely skillful interpretations of the micro fictions – a refinement that distinguishes Sanda Cordoș as literary critic since her previous books (*Lumi din cuvinte, În lumea nouă, Literatura între*

revoluție și reacțiune) – are open to many associations. The author unravels thematic coincidences with two short stories of the famous modernist writer, Mihail Bulgakov (more specifically, *The Diaboliad* and *The Red Crown*). The keystone of Vinea's works, *Lunatecii* is a unique psychological and autobiographical novel that due to the essential features of its main hero and because of its leading themes ("waste and failure") tries to recover the image of a lost generation of writers. Hence, by exploring the nature Ion Vinea's poetry, Sanda Cordoș detects high-frequency thematic series such as the poetry of melancholy and death; "poetry at a human scale", of human looseness, evanescence and transience. Furthermore, she points out ingenuously some common features with the poetics of interwar Romanian writers (Bacovia, Barbu) and especially fine thematic and biographic coincidences with the poetic destiny of the famous Romanian writer, Lucian Blaga.

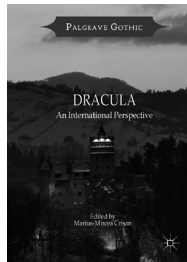
The series of considerations triumphantly concludes with an emblematic image of Vinea, "the disfavored spoiled man", and with the transcription of a 1960 telephone conversation with his friend and lover Henriette Yvonne Stahl, kept in the CNSAS archive. The emblematic personality of Ion Vinea sums up the power lines of an existential and genuine writer, who always postponed the publication of his works and, at the same time, cast a powerful fascination upon his contemporaries.

Therefore, after many years of neglect, Sanda Cordoș's book brought back to light not only the ingenious personality of the Romanian writer Ion Vinea, but also a subtle reconsideration of his work and of his position in Romanian and European

literature as the embodiment of the destiny of a generation of writers - the aesthetics of the 'roaring twenties' generation and of the Modernist era. The passionate, substantial and innovative critical and biographical re-evaluation of Vinea's works makes this volume a very useful instrument not only for the history of literature, but also for comparative studies, due to the many re-readings of his work from different perspectives and through the lenses of many thematic and biographical analogies with other Romanian and especially Western modernist writers.

Iulia Micu

Marius-Mircea Crişan (ed.), *Dracula. An International Perspective*, London, Palgrave Macmillan, 2017



Palgrave Gothic is a serialized scholarly project overseen by Palgrave Macmillan publishing house which, through its sequential volumes, seeks to shed light on the international transmutations of traditional and re-emergent Gothic literary styles, along with their nascent contemporary forays beyond their archaic borders into the mediums of tangential arts.

In the case of the present volume, its release in the year 2017 situates it at the re-guard of more than a century of research both academic and lay pertaining to the quasi-mythical figure of the brooding and ever hunger-driven Transylvanian count.

Featuring a collection of variegated essays by fifteen Dracula scholars under the supervision of general editor Marius-Mircea Crişan, the overarching theme proposes (as its subtitle tersely states) an international and inter-medial bird's eye view of Dracula as a cultural phenomenon which has overstepped its original boundaries and has been admitted into the global panoply or bestiary of modern archetypal characters. The collective endeavor of the authors (Donatella Abbate Badin, Dorota Babilas, Clive Bloom, Kristin L. Bone, John Edgar Browning, Marius-Mircea Crişan, Hans Corneel de Roos, Sam George, Magdalena Grabias, William Hughes, Duncan Light, Nancy Schumann, Carol Senf, Lucian-Vasile Szabo) is not merely bent on an examination of the nineteenth-century revival (or one might say re-invention) of the vampire as coalesced in Bram Stoker's most well-known character. A web of inter-connected subjects is weaved into the structure of the essays, as Dracula takes center-stage along with similar entities of literature and history which proverbially go bump in the night.

After an introductory summary by the general editor, the volume proceeds to address its multitude of themes. A number of these adhere to more traditional subject matters which run the risk of redundancy, having been possibly exhausted in the past and being exhumed at present for potentially superfluous analysis. However, such perils are wisely avoided and, as such, any possible *a priori* fear of triteness or tediousness remains unwarranted and need not deter the potential reader. Historical aspects of the vampire myth are approached with veteran expertise, corroborated where needed with geographical

and statistical data or cultural and literary information which serves as the backbone of the volume.

Few dark corners are left unchecked. The impact entailed by *Dracula* on local Romanian tourism, the semi-fantastical topography of Stoker's novel, the reshaping of modern vampires in later literary works and throughout film history, the distorted guise of Eastern Europe in classic Gothic fiction, analogies between a preternatural Transylvania and distant regions wherein vampire myths flourished (ranging from London's fog shrouded East End of Victorian days to a New Orleans steeped in Cajun lore) – all are themes touched upon in a manner which eschews the dry rhetoric of academic research whilst conforming to the tenets of scholarly professionalism.

Andrei Zamfirescu

James Colin Davis,
*Alternative Worlds
Imagined, 1500-1700:
Essays on Radicalism,
Utopianism and Reality*,
London, Palgrave
Macmillan, 2017



Establishing as a point of departure the realization that radical thought and utopian writing are “complementary” and “mutually informing” (p. 1), the British historian J. C. Davis proceeds to offer a compelling account of investigations concerning the interaction between utopian thought, a tradition which originated with Thomas More's *Utopia*, and the radical

ideas which emerged in seventeenth-century England. As also implied in the title, the work takes the form of a collection of complementary essays which, embodying the results of a long academic career, offer a historically-informed reassessment of the political valence of utopian thought, as well as present a reconsideration of both the basis and the meaning of radical thought in a traditional society. Positioning himself against an anachronic approach to radicals and utopians, the author provides a historical evaluation of radicalism and its conditions of emergence, an evaluation that should prevent present-day readers from a binomial and inherently reductive appraisal of radical thinkers as either “philosophers of a revolution that failed” (p. 16), or as anticipators of our own present.

In the chapters “Radicalism in a Traditional Society” and “Reassessing Radicalism in a Traditional society”, by eschewing a “*reductio ad absurdum*” (p. 24) transposition into past conceptual frameworks and portraying an awareness of the diachronic nature of such an investigation, the author traces the general tripartite mechanism guiding all radical endeavors, one grounded in the delegitimation of the status quo, the legitimation of a new order and the explicit depiction of such a transformation. Additionally, Davis states that: “The more effective a radicalism is, the more it will integrate these three functions and resolve the problems inherent in them.” (p. 24). The author then proceeds to circumscribe the limits of radicalism in the traditional society of pre-modern England, wherein what comes to shape the radical responses of the period is determined by the processes of ruling, the relationship between State and society, together with the current state

of society, a factor which ultimately determines through what mechanisms society can most effectively be ruled.

Subsequently, Davis tackles the issues of formalism and informality, portraying how attempts to reconcile issues of liberty with the authority of an omnipotent, ever-present Christian God were made. Having advanced the claim that “without the constraints of the law, civil liberty was barely imaginable to seventeenth-century Englishmen” (p. 105), freedom consisting in the complete subordination to the will of God, the author emphasizes the theses according to which utopia came to be associated with “the aspiration to socio-political order” (p. 6) and “In Utopia, formality not only reconciled liberty and authority, but also eliminated the arbitrary and contingent from social life.” (p. 105). In a Lockean fashion, seventeenth-century utopian formality allowed for one’s strict and complete submission to long-standing rules, thus freeing one from the “inconstant, unknown, arbitrary rules of other men” (p. 105). Thus, the author argues, a history is to be assembled in order to account for this forceful transition into a situation “in which we seek liberty but are suspicious of law, in which we demand protection but are suspicious of authority; in which we see Utopia as a disposable vehicle of protest, but fear apocalypse, if not the millennium.” (p. 106).

Moreover, to account for seventeenth-century England’s unique context which gave rise to debates on issues concerning authority and liberty, Davis expounds on the dialectic between “formality, informality” by also introducing the notion of “antiformalism” (p. 112). He thus takes into account not only the formalist crises of the 1640s and 1650s, but also the

antiformalist threat to break the traditional bond between liberty and authority, which, besides attracting attention to legal forms, also gave rise to the possibility of reform, albeit of a reform which restrained itself by persistently being placed in the hands of divinity. He argues that the ardent belief in the intervention of God in worldly affairs of governance could result in a barrier in actually conceiving solutions to these problems. The author concludes this brief examination by postulating the Restoration’s attempt to equate forms and uniformity and repudiate all else, thus giving birth to the feeling of skepticism towards public devotion, a feeling that has remained embedded in English political culture.

Apart from theoretical and contextual considerations such as those already discussed, the author also proceeds to reconsider three mid-seventeenth-century instances of radical thinking, such as the Levelers, Winstanley and James Harrington. Despite the dissimilarities of their concrete approaches, they are proved to have shared the common aim of recreating the “unacknowledged republic” (p. 63), concentrating both “the restorative” and “the transformative” (p. 65).

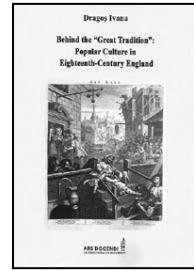
The last two chapters of the book are concerned with a clearer delineation of the roots, as well as of the cultural and political significance of utopian works. Inaugurating a long-stemming tradition of writing, Thomas More’s *Utopia* embraces a more equivocal form of fiction than the traditionally conceived ones, so as to “engage reason with imagination and emotion” (p. 194) and raise a mirror at the world in an attempt to ignite the possibility of not only questioning reality, but also of contemplating or engaging in further it. Harrington’s

Oceana, on the other hand, is exhibited as having been brought into being in post-revolutionary England out of concern for the lack of unifying narratives meant to legitimize the new political order. The radical innovation in Harrington's conception was consciously made palatable to the wider public by opting for a new form: that of a "narrative of hope" (p. 215) devised in such a way as to actively engage his compatriots in re-imagining reality through the presentation of "social drama as a different kind of theatre" (p. 220).

Thus, by combining minute observations derived from an overarching view of history, together with an apparatus of eloquent quotes, literary fragments and excerpts from legislative documents, J. C. Davis constructs a pertinent foray into the traditional way of conceiving the histories of radicalism and utopian thinking, one no longer informed by "present-centeredness as a standpoint from which to assess the radicals and utopians of the past" (p. 8). By employing unambiguous language and a dialectical unfolding of arguments, the author exhibits an acute self-awareness of the historian's role in present-day society, while also mediating the reader's immersion into a fragmentary past, which, although it does not offer explicit solutions, may result in generating questions on the part of the reader. Therefore, similar to More's *Utopia* which makes for an alternate theatre meant to elicit the possibility of overall change in both behavior and society, Davis' work assumes the role of an alternative to traditional inquiries into the past and present nuances and the relevance of radicalism and utopianism.

Andreea-Denisa Györfi

Dragoș Ivana, *Behind the "Great Tradition": Popular Culture in Eighteenth-Century England*, București, Ars Docendi, 2017



The author of a comprehensive anatomy of Quixotic sensibility in eighteenth-century fiction (*Embattled Reason, Principled Sentiment and Political Radicalism: Quixotism in English Novels, 1742-1801*, Rodopi/Brill, 2015), Dragoș Ivana pursues, in his latest book-length study, a challenging line of inquiry into the popular culture of the "long eighteenth century" in Britain, establishing, in effect, legitimate grounds for contesting the notion of an unbridgeable gap between the elite and non-elite cultures of those times.

Ivana's historically rigorous analysis undertaken in *Behind the "Great Tradition": Popular Culture in Eighteenth-Century* (2017) is premised on the idea of an energetic exchange and fluid connection between the so-called "little" and "great" traditions. Thus, official culture and its non-official counterpart are seen to be engaged in a "dynamic process in which cultural refashioning is prompted by reforms from above as well as reactions from below" (p. 10). The argument is judiciously attuned to a Bakhtinian understanding of the primal energies of the carnivalesque and implicitly rests on the model of a heteroglossic tapestry of voices, hegemonic and counter-hegemonic, that mingle, in sometimes dissonant unison, to produce new literary and cultural forms of diversion. Peter Stallybrass and Allon White have

attempted a similar mediation between the binary terms of high and low in their *Politics and Poetics of Transgression* (1986) and so has Terry Castle in her thesis about the “carnivalization of English fiction”, in *Masquerade and Civilization* (1986), yet what Dragoș Ivana’s exemplary, multifaceted inquiry illustrates is the sheer inoperability of bipolar models that insist on sharp distinctions between the seriousness of highbrow culture and the playfulness of popular culture.

After an introductory chapter that explains the methodological quandaries and paradoxes facing any analyst of the entwinements between “patrician and plebeian culture” (p. 34) in early modern England, the Bucharest-based scholar proceeds with a series of compelling forays into those areas of cultural juncture. Chapter 2, “Life in the City”, for instance, proposes a polyhedral incursion into representations of eighteenth-century London’s metropolitan diversity. Thus, as Ivana rightly notes, London may be featured as a cosmopolitan space of refined urbanity and enlightened liberality, in the alert observations on polite social practices in the city that Joseph Addison and Richard Steele published in *The Spectator*, or as a hub of “vice and villainy” (p. 45), in Ned Ward’s reflections in *The London Spy* on his perambulations through the more obscure and marginal metropolitan regions. The heterogeneity of such representational spaces outlines, in effect, an “image of infinite Londons”, explored with gusto by these ramblers or proto-*flâneurs* of the eighteenth century (pp. 41, 45). This composite image of London’s coffeehouses and sewers, of its libraries and disreputable quarters, of its seats of learning and its dens of crime, etc., was disseminated not only

in the periodicals of the time, for the instruction and delight of the middle classes, but also in the emergent form of novelistic narratives which thrived on such authentic depictions of London’s vibrant street life.

Following this rich survey of imaginative renditions of London’s *mélange* of urban sophistication and vulgarity and the ample inventory, in Chapter 3 (“Popular Diversions”), of those shared “topographies” (p. 11) of leisure that accommodated both the patricians and the plebes in their complementary pursuits of recreation and revelry, the chapter on “Reforming the Calendar” is devoted to examining the religious, cultural and social anxieties triggered by the adoption of the Gregorian calendar in mid-eighteenth century England. This, Ivana explains, did more than merely destabilize perceptions of the temporal frameworks naturally structuring the lives of agrarian or traditional communities: it threatened to provoke a sense of “ontological disruption” (p. 74) among the masses and, ultimately, unleashed a surge of popular outrage in the newspapers and almanacs of the period that served as a counter-discourse whereby the “customary consciousness” (p. 81) of the populace attempted to resist the readily secular, largely scientific mindset of the elites.

One of the most intriguing sections of the study is actually a chapter that heeds “The Voice of the Mob” and captures its rebellious energies and unruly agency during the popular unrest that broke out in support of John Wilkes, an advocate of parliamentary reform in Britain who was arrested and imprisoned for the radicalism of his beliefs in the late 1760s. Both as a socio-cultural phenomenon that spurred solidarity among the underprivileged and

as a means of forging an insurgent political force, the Wilkite uprising made visible the permeability of class boundaries by staging, as Ivana shows, a “theatrical performance acted in a subversive language” that taunted the political elite’s vulnerability while also outlining the “crowd’s symbolic role in maintaining an alternative form of social stability” (pp. 96, 97).

Popular culture – the book concludes in its “Coda” on literature and the new reading habits that tapped into the well-spring of plebeian forms of diversion – was not discarded as sheer “residue” by the elites, for the idea of public entertainment became “an indispensable component of both well-established literary genres like satire and the newly emerged ones, notably the newspaper, the periodical essay and the novel” (p. 153). From the almanac-makers whose endeavor to popularize pseudo-scientific notions of astrology was parodied in the works of prominent satirists such as Jonathan Swift, to the novels that soaked in, parodically or not, the “lower” or “inferior” sources of popular entertainment, or to the popular ballads that, thanks to the efforts of antiquarians like Henry Bourne and Thomas Percy, were rescued from the transience of orality and helped shape a refined taste for natural simplicity that was to foreshadow Romantic aesthetics, Ivana’s working assumption – so amply demonstrated in this study – is that the transformative energies of popular socio-cultural practices were not so much ignored or suppressed by the “polite elites” as sieved into their own customs, attitudes and conducts. Densely packed with fine theoretical insights and equally observant of the sometimes-elusive cultural history it investigates, this is a well-documented

reconstruction of the manifold tensions and intersections between the vulgus and the elites of eighteenth-century Britain and will most likely appeal to academics and researchers interested in a fresh and convincing reappraisal of popular culture in the period 1700–1780.

Carmen-Veronica Borbély

Ilona Manuela Duță,
Ruxandra Cesereanu:
*Submersiuni creatoare
într-un psiho-text abisal*,
Craiova, Universitaria,
2018



In a systematic and ambitious manner, Ilona-Manuela Duță, professor at the Faculty of Letters in Craiova, publishes a book entitled *Ruxandra Cesereanu: Submersiuni creatoare într-un psiho-text abisal* (*Ruxandra Cesereanu: Creative Submersions in an Abyssal Psycho-Text*), Universitaria Publishing House, 2018. Besides being a researcher focused on the sphere of Romanian detention memoirs, Ruxandra Cesereanu is primarily a poet and novelist. If the studies which examine mentality reflect her academic and rational side, prose and poetry explore inner personal realms, constituting diaries of artistic experiences. Along with an exploration of the territories of inspiration, her creative endeavor presents a self-building tendency, as it cultivates delirium meticulously in order to repair a series of original traumas through imagination.

Starting from the premise that Ruxandra Cesereanu's literature unfolds as a *quest* intended to repair "profound inner leaks, interior losses and recoveries, identity nebulae" (9), this volume explores the ways in which literary space is extended to intimate existential dimensions. This *quest* is defined in all the literary areas tackled by the writer, with a power of transgression between poetry, prose and metapoetic texts, causing a truly cathartic liberation.

Iлона Duță organizes her analysis in four chapters, discussing the individual volumes of poetry and prose, along with the metapoetic writings conducted in collaboration with Andrei Codrescu and Marius Conkan, proving that she has a keen and attentive eye for textual particularities; the last chapter is dedicated to an exploration of the interfaces between Ruxandra Cesereanu's literature and Corin Braga's prose. At the level of poetry and prose, the author catches glimpses of distinct dynamics which she highlights in the first half of the book. Poetry (the extreme center of the *quest*) condenses the research for the inner self, while prose (the narrative extension) produces a withdrawal from the center of great depth through its discursive nature. Therefore, a series of catabases and anabases take place, which are designed to repair the lesion described by psychoanalysis as the process of self-estrangement or the individual's impossibility to possess a fully present self-consciousness.

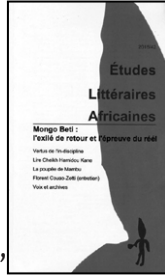
Strong emphasis is laid on the novel manner in which Ruxandra Cesereanu manages to mediate this conflict, using creative acts with the aim of accessing the oversensitive territory of the

unconsciousness. Indicating an optimal knowledge of the discussed texts and the concepts described by psychoanalysis, Iлона Duță gives relevant examples which support her analytical endeavor. Furthermore, she demonstrates progressively the function of delirium and trance – central concepts of *delirionism*. They serve as necessary instruments in the recovery of the archetypal separation between *anima* and *animus*, which originates from the initial fissure of the being. Here, the crevice exceeds the status of stylistic technique which organizes the imagination, having rather the role of repairing a profound existential dynamic, of restoring the original severed state of the individual in relation with the quotidian, cultural and linguistic reality; consequently, it aims to seal up humanity's universal wound. By resuming this research for the inner self in every text she writes, Ruxandra Cesereanu performs an act of purification and liberation, exhausting the original symbolic separation through the act of reliving it intensely. Literature tells the story of the fracture in an incantatory way, in a process of remembrance, consumption, restoration and compensation.

Iлона Duță's volume outlines the complexity of Ruxandra Cesereanu's creative endeavor, placing her among the authors who innovates Romanian literature.

Andreea Stoica

Études littéraires africaines, n° 42, Yvonne-Marie Mokam et Phyllis Taoua (éds.), « Mongo Beti : l'exilé de retour et l'épreuve du réel », Association pour l'Étude des Littératures Africaines, Université de Lorraine, 2016



Publié sous la direction d'Yvonne-Marie Mokam et de Phyllis Taoua, cet ouvrage se focalise sur l'écriture engagée d'un auteur africain, Mongo Beti et, notamment, sur l'impact de son exil volontaire sur sa vision littéraire, passant en revue les métamorphoses subies par son œuvre lors du retour au pays natal. Les articles critiques inclus dans cette étude visent une analyse de son éthique littéraire, sous la marque de son militantisme contre le colonialisme et contre le régime abusif du Cameroun, par une comparaison critique entre son œuvre d'exil et ses écrits d'après le retour, complétée par une vision plus générale sur l'écriture africaine. La redécouverte de l'Afrique, sa position ambiguë d'étranger, à la fois français et camerounais, et son influence sur la conscience commune opposée aux injustices du système politique ne représentent qu'une partie des thématiques traitées, réunissant les aspects biographiques et littéraires particuliers à Mongo Beti et l'inscrivant dans le mouvement littéraire africain d'expression française.

La première partie du recueil rassemble des études sur les aspects spécifiques du parcours biographique de l'auteur africain, en relation avec l'histoire du Cameroun et son engagement à la fois

politique et littéraire. En tant que « revenant » dans son pays d'origine, après une absence de plus de trente ans, Mongo Beti a dû réapprendre la langue et les coutumes qu'il avait remplacées par le style occidental de vie. Ainsi, les auteurs de l'ouvrage identifient dans le retour deux mouvements psychologiques contradictoires : une aliénation provoquée par le décalage entre « la réalité tangible et la réalité mémorielle » (p. 8), mais aussi un sentiment d'appartenance, grâce à son attention continuelle aux réalités du pays natal au fil des années. Les choix thématiques particuliers de l'écrivain, présents dans les œuvres conçues au cours de son exil volontaire, suggèrent, selon Ambroise Kom dans son article intitulé « Mongo Beti et l'énigme du retour », un « retour virtuel » (p. 15), lorsqu'il décide de traiter les problèmes du colonialisme ou de l'inégalité sociale dans des essais comme *Main basse sur le Cameroun* (1972) ou *Dictionnaire de la Négritude* (1989), en dépit de son éloignement physique du pays. Son engagement littéraire est, toutefois, doublé d'un activisme sociopolitique dès son rentrée, qui se matérialise dans la dénonciation des abus et la promotion des principes démocratiques, contre le despotisme néocolonial qui vient « diviser les africains ». Cette entreprise est renforcée par son choix pour le roman-feuilleton, plus accessible à la population africaine, et les associations thématiques pertinentes pour son public, comme la résistance à la dictature, les injustices systématiques supportées par le peuple et les difficultés de survie dans un pays sous-développé, problématiques qu'il aborde surtout dans le roman *Trop de soleil tue l'amour* (1999). L'analyse de l'écriture de Mongo Beti est complétée par l'étude des trois ouvrages

critiques récents sur la diversité des genres spécifiques à l'auteur africain, sa position idéologique et ses motivations esthétiques en relation avec le militantisme. Les écrivains trouvent un point commun dans la superposition de l'engagement avec une esthétique iconoclaste, à cause de la dimension contestataire de son écriture et l'opposition au système colonial dominant. La dernière partie du dossier vise la présentation d'une analyse de la prédilection pour le roman policier, dans le cas de Chester Himes et Mongo Beti, et les principes générateurs de ce genre en rapport avec l'engagement artistique.

Un autre volet de l'ouvrage, intitulé « À propos de... » se concentre, dans ce numéro, sur le travail de Joseph Tonda à l'égard de l'impérialisme colonial (*L'impérialisme postcolonial : critique de la société des éblouissements*), œuvre où il analyse le concept d'« éblouissement » sous l'impact de l'imaginaire occidental « colonisé ». Il affirme l'existence d'une double colonisation entre les Blancs et les Noirs et les résultats de cette construction des mythes dans les systèmes médiatiques du monde, comme la bestialité du Noir ou le « corps-sexe » de l'imaginaire occidental.

La section « Varias » contient des essais sur des problématiques actuelles dans la littérature et l'art africain, tel le rapport avec les langues africaines, le discours critique centré sur la dimension sociale de l'écriture ou sur l'idée d'un clivage spirituel entre le religieux et le matériel, résultat du colonialisme occidental et de ses valeurs individualistes. L'image de l'auteur contemporain constitue un autre point d'intérêt de la rubrique, en ce qui concerne son rôle dans la société, c'est-à-dire son obligation de « dénoncer » les problèmes de la nation.

Ainsi, les auteurs créent une fresque de la société africaine contemporaine marquée par son histoire coloniale et postcoloniale, mettant en exergue les efforts des écrivains de revendiquer leurs pays et leurs cultures africaines.

Dans la partie des comptes rendus, les auteurs ont inclus une variété de travaux sur la littérature africaine d'expression française, dans son rapport avec la culture occidentale. Par des analyses des textes oraux portant sur l'image de la femme camerounaise, par des études sur l'œuvre et la vie des écrivains africains particuliers, tel Woye Soyinka ou Georges Henein, ou par des enquêtes sur le marché de livre africain, ils offrent une image panoramique du développement historique de la littérature africaine, ainsi que des points de repère pour l'esthétique engagée des écrivains de la région, de plus en plus reconnus dans le monde littéraire.

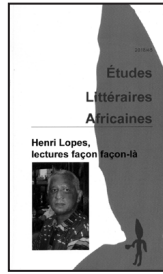
Le numéro finit par la rubrique « Revues » qui résume des contributions critiques actuelles sur la littérature africaine parues dans différentes revues comme *Les Cahiers Echinoux*, *Francofonie*, *Éthiopiennes* ou *Nouvelles études francophones*.

La variété des sujets et la multitude des perspectives critiques complémentaires traitées par ce volume dressent un tableau très complexe de la conception de la littérature dans l'espace africain, à travers l'exemple de Mongo Beti. Le contexte de la négritude et la problématique coloniale constituent des points thématiques pertinents de la littérature africaine qui s'est créée, à l'aide de la francophonie, une plateforme d'expression et de transmission d'idées. Cet ouvrage permet, en effet, de récupérer et d'évaluer à travers la littérature les rapports sociopolitiques et historiques

entre l'Occident et l'Afrique, tout en les nuancant par un regard critique.

Bogdana Pușcaș

Études littéraires
africaines, n° 45 : « Henri
Lopes, lecture façon
façon-là », 2018



Pendant les dernières années, on a remarqué dans les études littéraires une redirection sur les cultures qui ont été souvent traitées de marginales. *Études littéraires africaines* est l'une de ces revues internationales qui mettent en évidence l'actualité et la complexité des littératures africaines. La présente livraison (45/2018) inclut un dossier consacré à l'écrivain Henri Lopes, mais aussi d'autres sections qui traitent diverses problématiques de la culture africaine.

Le premier volet de la revue présente un dossier qui a au centre la figure d'Henri Lopes, envisagé à la fois comme écrivain et comme homme politique. Après une courte présentation biographique et une contextualisation de sa position d'écrivain africain habitant dans un espace occidental, les articles poursuivent la nouveauté des problématiques exposées par l'auteur dans ses textes comme l'art et l'engagement, le colonialisme ou la migration. Ainsi, Anthony Mangeon se focalise dans son étude, *Un art du roman démocratique*, sur le carrefour entre les mouvements socio-politiques et la forme romanesque, visible dans l'œuvre

de Lopes. Bernard Mouralis retrace le contexte social de l'Afrique des années 1960-1970 et les modalités par lesquelles le social est systématisé dans quelques nouvelles de l'auteur, si bien que les constructions psychologiques des personnages sont centrées, en effet, autour d'une problématique historique. Dans la même direction du rapport entre histoire et fiction, impliquant la question de colonialisme, Sylvère Mbondobari analyse « le métis » comme une caractéristique de l'œuvre d'Henri Lopes sur deux plans : d'une part, le niveau biographique, par son lieu d'origine, et d'autre part, le niveau littéraire, comme caractéristique spécifique pour ses romans. On y observe ainsi « les mécanismes les plus subtils de la société contemporaine » (p. 78). De même, « le personnage métis » détient une position significative dans les romans de l'auteur parce que sa formation exprime l'influence du colonialisme sur la société africaine.

Le dossier contient aussi des articles qui explorent la position d'Henri Lopes dans la sphère du politique, mais également la façon dont elle interagit avec sa vie littéraire, pour montrer l'interférence entre les deux champs. Comme la plupart des études à propos de la position d'Henri Lopes sur le plan culturel ont impliqué aussi des références au colonialisme et, par défaut, à la décolonisation, la dernière section du dossier inclut plusieurs articles qui exposent l'impact des études sur la décolonisation sur le contexte littéraire actuel. Dans le même sens, Adélia da Sina Mathias, dans son article *La formation de la pensée décoloniale*, présente une mini-histoire de la théorie de la décolonisation et souligne trois concepts essentiels : la race, le racisme et la pensée liminaire qui est très présente

dans les relectures de la colonisation. Une autre étude (Sarah Burnautzki, *Quelques observations critiques*) insiste sur la question raciale qui, lorsque le débat est posé en termes de différence, implique automatiquement un rapport d'inégalité. La chercheuse soutient que ceux qui luttent pour la décolonialisme recourent à la désobéissance épistémique pour échanger la sémantique du débat, mais non pas sa nature ; ainsi, la pensée décoloniale a sa propre trajectoire théorique. Comme une conclusion, Sarah Burnautzki considère que cette question de la pensée décoloniale suppose des points de tension dans son parcours théorique, mais non pas dans son domaine pratique.

La revue présente aussi une rubrique *Variations* qui propose une série d'articles restant dans la proximité de ce champ thématique – la culture africaine – mais abordé différemment. Marine Cellier expose l'imaginaire diasporique par le moyen de la théorie « l'Atlantique noir » proposé par Paul Gilroy comme espace de la diaspora noire dans quelques textes représentatifs. Alioune Diaw analyse la manière dont l'écriture du voyage est représentée dans le roman *Dahij*, écrit par Felwine Sarr, formule qui devient plutôt une modalité d'analyse intérieure en rapport avec les éléments sociaux du monde africain.

Par la densité scientifique de ses articles et les thématiques abordées, ce numéro de la revue *Études littéraires africaines* nous propose une autre image du contexte africain sur le plan littéraire international. Son ambition est ainsi d'accentuer, par le biais de la figure complexe d'un écrivain emblématique, l'actualité et la complexité de la littérature africaine contemporaine.

Denisa Bud

Mark Featherstone,
*Planet Utopia:
Utopia, Dystopia, and
Globalisation*, London,
Routledge, 2017



The year was 1992 when Francis Fukuyama published his highly influential book titled *The End of History and the Last Man*, in which he claimed humanity had reached its peak from a socio-economic point of view, after the death (or what he perceived to be the death) of communism. The fall of the Soviet Union was viewed as the complete annihilation of the last thing standing between humanity and the final form of its evolution, or what he called *the end of history*. Yet, both then and now, Fukuyama's theory was highly controversial. The issue is twofold: first, it assumes liberal democracy to be the pinnacle of socio-economic systems and, secondly, it assumes communism was completely erased from public consciousness in 1991.

These issues are what interested Mark Featherstone, senior lecturer at Keele University, when he started writing *Planet Utopia: Utopia, Dystopia and Globalization*. The scope of the book is a deconstruction of Fukuyama's *end of history* idea by restructuring it as a fictional utopia, far from what can be witnessed in the real world. While not directly declaring an ideological crusade on the idea of capitalism, the author seeks to show the weakness of its current implementation and to reject the idea of humanity having reached a socio-cultural apotheosis, as this notion discourages

debate and therefore individual freedom. *Utopia* in the context of Western society and economics is something M. Featherstone has dealt with in the past as well, this book expanding on his previous release *Tocquville's Virus: Utopia and Dystopia in Western Social and Political Thought* and on a 2007 article published in the *Journal of Classical Sociology*, titled "The End of History: Utopian Realism and the Politics of Idiocy".

The seven main chapters of the book deal with the aforementioned problems starting from the very general, the philosophical background to this utopia, to the very concrete, the current condition of Trump-era United States, Greece during its debt crisis and, most prominently, the *Dis-United Kingdom* (p. 198).

While the book is written in a simple style, seldom using academic jargon, some background knowledge on the discussed topics is required. Many references are made to important political events from the international scene, especially in most recent history, and to socio-cultural and political theory. Plato's *Republic*; Thomas Moore's *Utopia*; Thomas Hobbes' *Leviathan*; Karl Marx and Friedrich Engels' *The Communist Manifesto*; Jacques Derrida's *Specters of Marx* and, of course, Francis Fukuyama's *The End of History and the Last Man* are very often cited alongside fundamental texts of psychoanalysis from Freud and Lacan and many other political and economic theories.

The liberal capitalist utopia is given a detailed history, starting all the way back since the Spartan law and order within the *polis* and tracing all the major events and ideas that shaped this idea into what it is today. The author is very critical of the idea

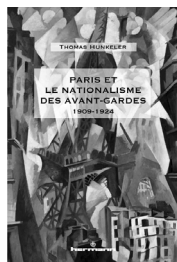
that this form of government leads to individual freedom, discussing the impact of debt on people's lives. He claims that the modern Western lifestyle makes ownership impossible thus making the consumer dependent on loans. In current times, debt is so intrinsic to society that man becomes *homo economicus*, a being who, rather than being financially independent, is tied down to everyone else, occupying himself with calculations and valuing other people on whether they can or cannot pay off their debt. This system is compared with a labyrinth from which one cannot escape, and the growing power of it is the minotaur, endlessly growing in size until the labyrinth cannot contain him, leading to crisis.

The author is very careful not to exclude the *hauntological* element of Marxism since 1991, drawing inspiration from Derrida's response to *the end of history* concept. He argues that while communism died in 1991 with the fall of the Soviet Union, its *specter* continues to haunt the West to this day.

The book concludes with a plea for integration of sociology in the grand scheme of modern economics ("in the name of a vision of social relations where human value trumps the right to private property."). While not a debate starter and certainly not a debate ender, *Planet Utopia: Utopia, Dystopia and Globalization* occupies an important role in the ever-present conflict between opposing economic theories in the present age.

Victor Popescu

Thomas Hunkeler, *Paris et le nationalisme des avant-gardes. 1909-1924*, Paris, Hermann Éditeurs, 2018



Dans un volume paru récemment sous le titre *Paris et le nationalisme des avant-gardes*, Thomas Hunkeler, professeur à l'Université de Fribourg, se propose d'esquisser une histoire transnationale des avant-gardes, en lisant à rebours de manière extrêmement convaincante les mots du sculpteur roumain Constantin Brancusi : « En art, il n'y a pas d'étrangers ». Muni d'une acuité analytique qui repose sans doute sur la discipline du chercheur ayant dédié plus d'une dizaine d'années au phénomène des avant-gardes européennes, Thomas Hunkeler interroge les ressorts nationalistes d'un mouvement artistique connu et reconnu justement pour son profil internationaliste.

La recherche se place avec hardiesse dans l'espace impur qui sépare la *motivation* nationaliste de l'*aspiration* internationaliste des avant-gardes, afin de montrer que nationalisme et internationalisme sont les deux faces d'une même pièce dont la complémentarité oblige à repenser le champ artistique européen d'avant et de l'entre-deux-guerres. Fixées entre les bornes 1909-1924, c'est-à-dire entre le manifeste du futurisme et le premier manifeste du surréalisme – puisque, selon Thomas Hunkeler, les notions de nationalisme et d'internationalisme seront ensuite entièrement redéfinies –, les avant-gardes deviennent l'objet d'une réflexion critique qui poursuit

la dialectique nationalisme-internationalisme à travers six chapitres consacrés : au futurisme italien et au cubisme français, à l'expressionnisme allemand, au futurisme russe, au vorticisme anglais, au discours patriotique des revues françaises d'art, enfin, au mouvement Dada à Paris.

Le premier chapitre, portant sur le futurisme et le cubisme à Paris, est révélateur pour l'étalage argumentatif du livre, car il surprend les frictions éclatantes des années 1909-1912 lors du contact de la peinture futuriste italienne, promue par Marinetti, avec les valeurs de la peinture française, notamment issues du cubisme, dont les défenseurs furent, paradoxalement, deux Français par adoption, nés en Italie : Guillaume Apollinaire et Riccioto Canudo. Le rejet du futurisme italien au nom de la supériorité du modèle artistique et culturel français révèle l'enjeu nationaliste d'une rencontre qui n'a pas été celle des principes esthétiques partagés.

Par effet de ricochet, la peinture futuriste repoussée à Paris sera mieux reçue chez les Allemands, hantés à leur tour par la menace de l'influence artistique française, vu que la galerie *Der Sturm* abrite en 1912 deux expositions : expressionniste, donc nationale, et futuriste, c'est-à-dire internationale. Pourtant, tel que le prouve le deuxième chapitre de l'étude, suivant les théories de l'historien de l'art Wilhelm Worringer sur le *gothique* compris comme phénomène de race intemporel, spécifique aux « germaniques », l'expressionnisme allemand va approfondir l'idée de son primitivisme nordique, développant au fur et à mesure un discours critique de plus en plus nationaliste.

Il va de soi que l'avant-garde russe ne constitue pas une exception en ce qui

concerne la revendication du primitivisme indigène, le retour au folklore et au substrat archaïque panslaviste étant pour les futuristes russes une voie artistique supérieure à l'obsession machiniste des futuristes italiens. La dimension anecdotique du virus nationaliste qui traverse tous les courants d'avant-garde – une dimension que Thomas Hunkeler maîtrise d'ailleurs avec grande délicatesse tout au long de son essai critique – est en mesure de souligner à quel point les artistes iconoclastes ont refusé l'action commune. La visite de Marinetti à Moscou en 1914 pour rencontrer les futuristes russes partis en tournée afin de ne pas l'accueillir reste exemplaire en ce sens.

Même si le vorticisme anglais n'a pas eu le temps de s'affirmer pleinement à cause du déclenchement de la Grande Guerre un mois après la constitution du mouvement, c'est un courant qui intéresse le chercheur suisse pour la dynamique centrifuge qu'il enregistre par rapport aux avant-gardes continentales. Issu d'abord d'une complicité avec les futuristes italiens (le manifeste futuriste anglais étant signé par Marinetti et Nevinson), le vorticisme a fini par s'éloigner de son confrère italien, refusant, tout comme le futurisme russe, l'impératif du machinisme qui, pour le pays de la révolution industrielle n'était pas du tout *nouveau*. Remplacer cet idéal de la vitesse et de la technique avec des valeurs comme l'humour *anglais* ou la navigation *anglaise* témoigne du même retour à l'identité nationale.

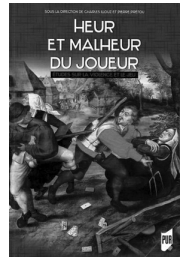
Évidemment, les débats enregistrés dans l'espace des revues d'art en France avant et durant la Grande Guerre, auxquels l'auteur consacre l'avant-dernière partie du livre, densifient le contour du patriotisme

filtré par le discours artistique, tandis que l'analyse finale, qui porte sur le mouvement Dada à Paris, clôt un admirable parcours critique dans l'intimité nationaliste des avant-gardes européennes avec le « dossier » Tzara, dont quelque pages parlent ouvertement de la réticence des français envers Dada à cause du « mauvais accent de Tzara, ressenti moins comme roumain que comme allemand, c'est-à-dire ennemi ».

Au retour des nationalismes, comme lui-même, il le pointe, le livre de Thomas Hunkeler invite finalement non seulement à une relecture instruite des avant-gardes et de la « bataille » culturelle pour Paris au début du XX^e siècle, mais aussi à une relecture de l'héritage identitaire européen irrémédiablement fasciné par le mirage de la singularité autochtone.

Corina Croitoru

Charles Illouz, Pierre Prétou (dir.), *Heur et malheur du joueur. Études sur la violence et le jeu*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018



Ayant comme devanciers dans le champ des recherches sur le jeu vu comme interférence entre le ludique et le sérieux Huizinga et Caillois, le recueil *Heur et malheur du joueur. Études sur la violence et le jeu*, réalisé sous la direction de Charles Illouz et Pierre Prétou, ouvre une série de débats sur le jeu qui se dérobe au « cercle magique », envahissant la réalité et, vice versa, sur la vie quotidienne contaminant cet espace

« sacré ». En dix études relevant d'une diversité d'approches critiques (anthropologie, histoire, littérature, sociologie, avec des convergences avec la psychologie sociale et la philosophie) et regroupées selon une structure tripartite (« Faites vos jeux ! », « On ne joue plus ! », « Tapis ! »), l'ouvrage a comme noyau thématique la « violence présente-inaccomplie ».

La cohérence de l'ouvrage est renforcée par deux sections qui bornent l'ouvrage : un article liminaire où l'on pose la question d'un entre-mondes du jeu et des paragraphes conclusifs qui répondent à la problématique en soulignant que le réel s'efface graduellement dans les activités soi-disant de loisir. Ainsi, le prologue, signé par Charles Illouz, expose les directions de recherche et ouvre un débat sur le paradoxe du jeu qui surgit dans le cadre violent de la vie sociale avec la promesse de diminuer ses effets belliqueux. Donc la règle même de la non-violence de ce territoire inviolable est, le plus souvent, le ferment pour des contrecoups désastreux (« conflits, déchéances, suicides, destructions de patrimoine... »). À l'autre pôle, dans l'« Épilogue », Pierre Prétou conclut sur le simulacre offert par l'espace-temps ludique et sa substance créatrice, la règle ou la convention étant un pont qui relie la réalité et l'ailleurs du jeu. Dans ou bien hors-jeu, le spectre de la rivalité et de la fatalité reste l'invariant du lien inextricable entre ces dimensions. De cette façon, la couverture avec *La rixe des paysans* de Pieter Bruegel s'inscrit dans la pertinence heuristique du recueil, en représentant picturalement la dégringolade engendrée par le jeu de cartes à l'intérieur d'une communauté restreinte.

Mais dans quelle mesure la sphère ludique interfère-t-elle avec la vie courante, la violence et la solitude ? Ce sont

les thèmes majeurs englobant des articles divers accompagnés de trois textes préliminaires coagulantes, signés toujours par Illouz : « Des affaires courantes au jeu et *vice versa* », « Le jeu au curseur de la violence », « Solitude fatale ».

Une vue globale sur les lignes diachroniques des transformations culturelles qui s'opèrent dans la société, rapportées à la pratique des jeux, confirme la postulation de Huizinga : « la culture ne naît pas en tant que jeu, ni du jeu, mais dans le jeu ». Dangereux, quand il est seulement *agôn*, agréable, quand il permet l'évasion, subversif face au pouvoir (face à la censure, par exemple) le jeu devient un facteur actif, effervescent dans l'identité de ses partisans. Le glissement du jeu au non-jeu peut-il bien être l'indice d'une maturation culturelle des sociétés ? Dans la Rome antique les jeux étaient l'emblème de la paix même s'il s'agissait des *ludi* (spectacles, cirque), des jeux de société ou des combats des gladiateurs qui s'inscriraient, en fait, dans l'art de l'exhibition. Roberte Hamayon montre que pour les Mongoles et pour les peuples sibériens, le jeu devient le synonyme de l'action du chaman et, donc, du rituel. Ayant comme idéaux la défense et la perpétuation, les deux types de jeu-cadre – la danse et la lutte – offraient par la gestuelle un effet de communion avec leurs partenaires au niveau spirituel. Progressivement, les jeux se désacralisent et deviennent plus viriles, étant liés aux valeurs de la compétition et du sport. Christilla Vasserot prend pour exemple une pièce métathéâtrale cubaine, *La Nuit des assassins* de José Triana, qui mise sur un discours performatif et révolutionnaire à la fois. La mise en abyme « théâtre dans le théâtre dans la société » se fonde sur la notion de *mimicry* (simulation ostentatoire, jeu qui se

propose comme fiction), où tout est élevé au niveau de symbole.

Dans la partie médiane, on établit un rapport direct entre la société caractérisée par une économie marchande peu développée, une civilité précaire et les rixes-homicides (les querelles violentes, voire sanglantes). À ce titre, Pierre Prétou analyse des anecdotes comportant des lettres de rémission des rois de France, des documents qui témoignent des récits des meurtres advenus sur le terrain de jeu. Les jeux d'adresse (souvent collectifs), engendrant des compétitions belligérantes, les jeux d'argent (dès, cartes, fèves) au Moyen Âge, la campo – jeu de guerre ; plus précisément, une confrontation de deux groupes, un combat à coups de pierres – ou les pratiques ludiques des forçats de Guyane au bagne qui ont comme constante le défi d'honneur et, le plus souvent, une téléologie néfaste.

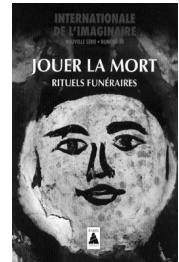
Le curseur de la violence se déplace fatalement, d'une part, de la vie collective vers l'individu, en proie à la dépendance et d'autre part, de la violence dirigée vers autrui au niveau de la psychologie personnelle vers un abandon de soi au vertige. *L'ilinx*, manifesté par la recherche volontaire de l'aliénation du quotidien jusqu'à une altération identitaire, caractérise la jeunesse contemporaine, selon David Le Breton. De plus, la potentialité de la mort accompagnant la roulette russe suscite l'intérêt du joueur tout en ouvrant les perspectives d'une conduite à risque, née de l'addiction, d'un moi qui s'offre volontairement en sacrifice. De cette façon, l'affrontement avec le destin, devient, pour Alexis Ivanovich (miroir autobiographique de Dostoïevski), « une jouissance de substitution », une compensation narcissique aux humiliations de l'existence, causées par l'indifférence de Paulina. Passion du

jeu doublée par la passion amoureuse, les deux sont causées par le vertige du jeu (amoureux).

Devenue une véritable culture « pop », idée soulignée par Laurent Augier, la notion du jeu exige une recontextualisation dans les sciences humaines et sociales ; le présent recueil d'études sur la violence et le jeu élargit le débat sur ce thème, tout en révisant les notions proposées par Caillois dans *Les jeux et les hommes : agôn* (le jeu de compétition), *alea* (jeu de hasard), *mimicry* (la fiction et le masque) et *ilinx* (la recherche du vertige). Inscrit au cœur de la conception morale et spirituelle de la culture, le jeu a un rapport direct avec l'évolution des organisations sociales, mais le discours ludique, voué aux préjugés de l'irréel et de la sécurité, doit se montrer sous son vrai jour : submergé par la réalité et la violence.

Ancuța Bora

Chétif Khaznadar (éd.), *Jouer la mort. Rituels funéraires*, L'internationale de l'imaginaire, Nouvelle série, no. 30, Babel, Maison des cultures du monde, 2017



Jouer la mort. Rituels funéraires [France, Babel, 2017] coordonné par Chétif Khaznadar est un ouvrage qui réunit les études d'onze chercheurs (philosophes, anthropologues, ethnologues, sociologues). Le trentième numéro de l'*Internationale de l'imaginaire* interroge et analyse les rapports des vivants aux morts dans divers coins du monde.

L'objectif principal de ce livre est de souligner l'importance que les gens de partout accordent à cet événement ; bien que les manifestations soient différentes, la mort est universelle ; les peuples de la forêt sibérienne ainsi que les gens de la Corée ou du Mexique ont des rituels spécifiques consacrés à la mort.

Les articles de ce recueil nous offrent un tour d'ensemble sur les règles de ces jeux de la mort ; les jeux s'y mettent en place parce que, d'une certaine manière, les rituels funéraires sont un spectacle. Les traits du divertissement s'y rendent visibles. À Bali, les émotions tristes ressenties lors des funérailles doivent être exprimées « en adaptant une attitude de sérénité » (p. 179) ; il s'agit d'un apprentissage de l'expression des sentiments comme si on entraînait sur une scène : la scène de la mort. Les chansons et la danse sont des éléments récurrents de ces rituels ; Estelle Amy de la Bretagne montre que la communauté yézidie d'Arménie, par les lamentations, de nos jours enregistrées en MP3, transforment le défunt en héros ; de même, en Corée, « par le biais du chant, de la danse et du jeu théâtral » (p. 114) la société revient au normal lors d'un décès qui bouleverse totalement la routine quotidienne. Une autre façade de la célébration, l'opulence, apparaît chez Toraja d'Indonésie ; cette abondance aide les trépassés à « acquérir un prestige social » (p. 164) ; les cérémonies continuent la course entre les familles pour l'obtention d'un statut important.

La mort est considérée souvent comme un passage ; par exemple, le peuple de la taïga sibérienne en la regardant de cette manière, lui enlève la dimension tragique ; chez eux, la disparition n'est pas possible puisque tout est provisoire ; la chasse ne se définit pas par le meurtre mais celle-ci est

plutôt une « prise de viande » (p. 19) ; ce peuple nie la mort : celle-ci y est remplacée par les rapports d'alliance et d'échange. C'est une transformation, un processus. La mort devient, par conséquent, un événement inéluctable mais qui ne fait plus peur ; dans l'étude de Gérard Fontaine on apprend que, pour les mexicains, la mort est une survivance : « [...] mourir, c'est partir beaucoup : pour renaître dans l'au-delà. » (p. 257) ; pour se débrouiller dans le monde qu'ils vont connaître, les trépassés reçoivent des objets dans leurs tombeaux. Nathalie Gauthard analyse la mentalité du peuple tibétain qui voit dans la mort une idée, « une pensée ».

Étudier les croyances des funérailles c'est se familiariser avec cet état naturel du cycle de la vie. Par l'analyse des rituels de la mort, les auteurs nous ont montré que le tragique n'a pas de place dans les spectacles de la disparition ; la mort est un jeu à règles, un passage vers l'au-delà.

Anamaria Lupan

Denis Labouret, *Histoire de la littérature française des XX^e et XXI^e siècles*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2018



Le dernier livre paru sous la signature de Denis Labouret, *Histoire de la littérature française des XX^e et XXI^e siècles* (2^e éd., Armand Colin, 2018) propose un diagnostic rétrospectif de l'histoire littéraire des XX^e et XXI^e siècles. En partant du syntagme charcutier « hachoir de l'histoire », le

spécialiste de la littérature française rédige son ouvrage comme un diagnostic pour la littérature française du XX^e siècle.

Au-delà du caractère très synthétique et de l'approche constamment pédagogique de l'auteur, trois directions contribuent à tisser la substance du contenu : l'artificialité de la nation culturelle, la rectification des clichés canoniques et la déconstruction des normes par rapport aux tendances de la dynamique littéraire actuelle. *L'Histoire de la littérature française des XX^e et XXI^e siècles* présente un système structuré en quatre âges littéraires, qui part de la fin du XIX^e siècle, se concentre sur le XX^e et persiste jusqu'au tournant du XXI^e siècle.

La première étape de la périodisation correspond aux années 1900-1930, qui représentent le « temps des recherches ». Les arguments contextuels visent l'élan surréaliste, les explorations de la métaphysique de George Bernanos ainsi que la Nouvelle Revue Française d'Apollinaire.

L'étape qui suit porte sur « le temps des engagements ». Les années 1930-1955 sont caractérisées par un revirement interne des avant-gardes et la conversion des surréalistes au marxisme. Selon l'auteur, les effets de la crise économique de 1929 ont influencé à tel point la littérature que celle-ci est devenue à l'époque un vrai réceptacle socio-historique. Un des attributs existentiels attachés à la deuxième étape inclurait également le thème de la condition humaine, les péchés et les vertus existentielles dans les œuvres constamment interrogées d'Antoine de Saint-Exupéry, André Malraux et Jean Giraudoux. À l'autre pôle de l'axe périodique, la cinquième décennie semble créer les oscillations littéraires les plus fortes par le Nouveau Roman et ses figures.

Les tendances à l'autodéfinition de la littérature rencontrent par la suite des assimilations cohérentes de la philosophie. Parallèlement à ces effusions, la politique s'allie davantage à la littérature pendant la troisième période, entre 1955 et 1980 (le « temps de l'écriture »). Parmi les auteurs emblématiques, Denis Labouret situe Sartre comme personnalité centrale pour cette époque. Le théâtre de Bertolt Brecht, l'influence de Julien Gracq et celle d'Eugène Ionesco mettent l'accent sur la question de la responsabilité et le niveau d'implication que la littérature a dans la société. Tout au long de cette période, l'écriture engagée et les expériences littéraires telles que celle d'Oulipo ou de *Tel Quel* entraînent les réactions de la critique. Par ailleurs, ce troisième âge littéraire se définit aussi par la redéfinition constante du langage littéraire qui s'est progressivement dilué dans les tendances des idéologies progressistes et le retour à la tradition (reflux, réplication, retour).

La réflexion de l'auteur semble se prolonger enfin jusqu'à une période récente d'incertitude (le « temps des doutes »). La perspective de l'auteur s'appuie sur l'autorité de Dominique Viart qui propose l'expression « siècle littéraire court » pour caractériser la période 1985-2010. Optant de son côté pour le syntagme « l'année littéraire », Denis Labouret argumente son choix en prenant comme exemple l'année 1913 qui révèle la cohérence entre l'histoire événementielle et l'histoire littéraire. D'ailleurs, cette année comporte aussi de nombreuses réformes variées de la modernité dans l'espace français.

Finalement, l'idée que le XXI^e siècle attendrait encore son travail réflexif est liée à l'idée d'établir la fin du siècle littéraire.

Denis Labouret révèle sa position : « La rupture ne se produira probablement pas à travers un travail, mais à travers des transformations plus radicales ».

Les conclusions avancées par Denis Labouret portent sur plusieurs aspects. Tout d'abord, la littérature de notre époque subit une évolution complexe à la suite du pacte avec les médias. En ce qui concerne les effets numériques, l'auteur estime que nous assistons à un grand bond en avant.

La deuxième question concerne le déclin social et la vitalité intellectuelle. On le voit surtout chez les étudiants ayant une formation littéraire mais qui préfèrent un transfert professionnel vers le secteur de la presse ou des communications. En outre, Denis Labouret remarque aussi la scission entre la relation des élites politiques et la culture littéraire.

En matière de théorie littéraire, la littérature recourt à des associations heuristiques, telles que l'hybridation de la fiction avec les sciences cognitives, ce qui constituerait, d'ailleurs, un des traits du tournant du siècle. Finalement, Denis Labouret aborde la question de la perte du statut de « grand écrivain » au profit de « l'auteur-enseignant ». Ce serait un autre trait de la littérature du XXI^e siècle, outre la triade de genres poésie-récit-théâtre qui cherchent encore des formes nouvelles.

Ion Pițoiu

Maria Noel Lapoujade,
L'imagination esthétique.
Le regard de Vermeer,
Paris, L'Harmattan,
coll. « Transversales
philosophiques », 2017



Écrivaine et professeur émérite à l'Université Nationale Autonome du Mexique, Maria Noel Lapoujade se fait remarquer par son intérêt pour l'imaginaire et ses formes de manifestation, notamment dans le domaine pictural. Dans l'ouvrage *L'imagination esthétique. Le regard de Vermeer*, l'auteure se propose de décomposer, d'une manière subjective, le concept d'imagination, en proposant une théorie générale de l'imagination esthétique, et s'engage à tracer des correspondances entre celle-ci et l'espace pictural de Vermeer. Cet ouvrage baroque est construit sur la métaphore du voyage maritime et comprend six sections principales : « Au port », « Larguons les amarres », « Les routes maritimes », « Navigations », « Au large », « La traversée », « La fin du voyage ». Les grands chapitres sont structurés en plusieurs sous-chapitres qui portent des titres significatifs ; s'y ajoutent une série de reproductions de tableaux et une bibliographie générale et sélective à la fin.

La première partie de l'itinéraire philosophique évoque la nécessité d'un « Prologue » et des « Prémisses » où l'auteur soutient que son travail prend l'apparence d'un essai et celle d'une autobiographie philosophique, en insistant sur la nécessité d'une telle démarche pour la philosophie d'aujourd'hui qui doit redécouvrir l'histoire.

L'étude prend comme point de départ dans la deuxième section de nombreuses

définitions pertinentes sur les concepts de l'imagination et du réel, en les différenciant par une série de classifications. On met l'accent sur un processus de réduction des termes, jusqu'à ce que la théorie de l'imagination esthétique prenne un contour visible : il s'agit de l'idée de mouvement, de transgression de l'espace propre à la réalité et d'une association de l'imagination rythmique avec l'idée de marche et de continuité qui sont propres à la philosophie et aux hommes. À la fin du chapitre, une conclusion s'impose : chaque individu est « itinérant et recueilli » (p. 62) à la fois, mais dans un mouvement constant au niveau spirituel.

Grace à une analyse minutieuse sur les conceptions philosophiques marquantes dans l'histoire des idées, Maria Noel Lapoujade s'engage, dans le troisième chapitre du livre, à établir une relation entre la philosophie et la peinture, car « La peinture est philosophie qui entre par les yeux » (p. 71). Les instruments qui viennent soutenir ce rapport sont la géométrie et l'optique. En proposant un retour aux théories de la géométrie classique, l'auteure passe en revue, dans la troisième partie, les conceptions d'Euclide, de Léonard de Vinci et de Kandinsky, tout comme celles de Descartes, de Huygens et d'Einstein. Pour arriver à ses conclusions justes sur la composition des tableaux de Vermeer, elle part de la définition classique du point dans la géométrie et arrive au concept de la lumière dans l'optique. Toutes les deux sont expliquées à travers des théories qui soutiennent la formule « comme si » (l'imagination comme référent ontologique) et, à la fin, le dynamisme de ces phénomènes.

« Navigations », le titre de la quatrième partie de l'ouvrage, introduit le lecteur dans

la sphère des soupçons : il navigue dans les théories fondamentales de Spinoza sur la vie, la divinité et la géométrie. L'accent est mis sur la fonctionnalité du système de pensée spinozien qui mise sur la connaissance de soi, la liberté absolue de l'homme dans son espace imaginaire, même s'il y a bien des critiques apportées à cette conception tout au long du chapitre.

Dans le volet suivant, « Au large », Maria Noel Lapoujade apporte une justification sur son choix philosophique : pourquoi Huygens et Spinoza pour regarder Vermeer ? Les réponses sont avant tout d'ordre physique (les trois ont vécu dans la même période et dans le même espace) et ensuite d'ordre théorique (l'œuvre de Vermeer présente d'une manière subtile, sur la toile, les idées philosophiques de ces personnalités du XVII^e siècle).

La traversée forme le centre des convictions philosophiques de l'auteure, car elle décide de se focaliser sur le regard même du peintre et sur ses tableaux, ainsi que sur les motifs, les espaces imaginaires rencontrés dans son œuvre et sur les techniques utilisées. L'itinéraire débute par une évocation de l'atmosphère créée par les tableaux et des motifs privilégiés (la mer, l'eau, la lumière) et il continue par une analyse fine du motif du regard, en s'appuyant sur l'espace mythologique (le regard chez Apollon, Narcisse, Tirésias). Le regard devient un événement pour l'univers artistique de Vermeer et il est essentiel dans les jeux d'imagination basés sur l'illusion. Ses tableaux proposent des espaces imaginaires visuels qui exigent un exercice de la part du public au niveau de tous les sens, c'est pour cela que l'auteure met en rapport le peintre avec Ignace de Loyola et ses *Exercices* spirituels, en les nommant « des complices

innocents » (p. 247). Dans la même section, le lecteur est introduit dans l'espace théorique de la technique des tableaux, en découvrant le suspense suscité par le peintre, tout comme les notions de *mimésis* de l'action, et les techniques et motifs privilégiés par les peintres hollandais du XVII^e siècle (le trompe-l'œil, la peinture dans la peinture, le miroir comme reflet intime).

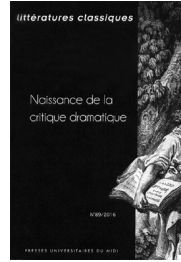
Il faut noter également la préoccupation de l'auteure pour deux tableaux en particulier – *L'allégorie de la peinture* et *L'allégorie de la foi* –, qui lui permettent de construire une réflexion sur l'allégorie et sur la symbolique des peintures. Maria Noel Lapoujade se distingue, au niveau de l'interprétation, par la complexité de sa pensée philosophique qui situe les motifs (le cristal, le globe) au niveau de la connaissance métaphysique.

« La fin du voyage », le dernier grand chapitre se focalise sur la découverte de la perle. L'analyse que l'auteur lance autour des tableaux trouve le point essentiel dans la forme sphérique de la perle, qui englobe le « secret de soi-même » (p. 326) et de l'existence : il s'agit d'une redécouverte du thème de l'amour, du mouvement intérieur de l'homme et du passage du temps.

Au terme de ce périple, l'ouvrage se remarque par une véritable passion pour l'analyse et la philosophie, ainsi que pour l'esthétique de Vermeer. Dans le contexte de la modification constante de l'art pictural, Maria Noel Lapoujade réactualise les motifs de l'univers baroque, en les situant dans la proximité de la philosophie allemande et en pratiquant toute une archéologie des idées sur l'existence.

Ana-Maria Palade

Littératures classiques,
n° 89, Lise Michel,
Claude Bourqui (éds.),
« Naissance de la critique
dramatique », Toulouse,
Presses Universitaires
du Midi, 2016



Qu'est-ce que c'est la critique dramatique ? Pourquoi est-elle nécessaire ? Comment est-elle apparue et pour quelles raisons ? Voilà une série de questions qui ont toujours attiré l'attention et la curiosité des lecteurs passionnés par le domaine dramatique. Pour éclaircir ce « mystère », une équipe de recherche, formée de plusieurs professeurs spécialisés dans la littérature française du XVII^e siècle, exposent leurs théories, idées et convictions, dans le numéro 89 de la revue *Littératures Classiques*, intitulé « Naissance de la critique dramatique ».

Le présent numéro commence par une introduction signée par Lise Michel et Claude Bourqui, suivie par trois chapitres qui délimitent et restructurent les problématiques qui font référence au titre : « Usages critiques », « La critique des amateurs », « Circulations ». Le volume se clôt avec la présentation d'une collection de réédition de textes rares du XVII^e siècle.

Dans leur introduction, « C'est un spectateur qui parle : naissance de la critique dramatique », les deux coordinateurs présentent le glissement progressif d'une critique professionnelle et purement scripturale de l'écriture (le cas de l'Antiquité), à une critique du spectateur, plus matérielle. Ils insistent en particulier sur le moment où le théâtre de Corneille commence à changer la manière dont on regarde une pièce de

théâtre, justement par l'aspect matériel de la représentation (les costumes, les accessoires, les postures des acteurs), ce qui n'a pas manqué de frapper les spectateurs.

Le premier chapitre, « Usages critiques », réunit quatre articles : « De l'ars critica à la critique dramatique » d'Emmanuel Bury, « Les conditions de possibilité de la critique dramatique au XVII^e siècle » de Christophe Schuwey et Antoine Vuilleumier, « La critique dramatique à l'épreuve de la polémique : la querelle de *Sophonisbe* » de Cinthia Meli et « Au nom de Corneille. L'auteur comme genre » de Marc Escola.

Dans son étude, Emmanuel Bury aborde les différences entre l'ars critica et la critique dramatique, en soulignant le fait que la première offre une perspective plutôt théorique sur le théâtre, tandis que la deuxième se concentre sur l'émotion et l'effet sur l'esprit des spectateurs. De même, il réalise une comparaison entre la *Poétique* d'Aristote, qui a contribué à la création d'une hiérarchie théâtrale et la querelle du *Cid*, provoquée par G. Scudéry, qui a ouvert l'espace à la modernité, en favorisant le passage d'une dimension éristique (qui dénonçait les défauts), à une dimension poétique (qui édicte des règles).

De leur côté, Ch. Schuwey et A. Vuilleumier partent de la publication du discours sur *Sophonisbe*, paru en 1663 dans les *Nouvelles Nouvelles* de Jean Donneau de Visé, pour démontrer comment ce recueil des sentiments et opinions des spectateurs, transcrits sur papier, a représenté en effet un indice de l'évolution profonde de la critique dramatique. Ils remarquent que le succès donné à cet hapax est représenté par le risque de ne pas ridiculiser le travail de Corneille, étant donnée la différence entre leurs statuts d'écrivains.

En continuant le débat sur *Sophonisbe*, Cinthia Meli traite dans son article la figure du spectateur qui continue à occuper une place centrale dans les critiques d'Aubignac adressées à Corneille. Meli insiste sur le passage du public mondain, identifié à l'amour honnête, au rang d'instance arbitrale, en lui attribuant « un sentiment infaillible en matière d'esthétique » (p. 45), par l'intermédiaire des critiques d'Aubignac. Toutefois, à la fin de l'article, elle soutient que l'émergence de la querelle de *Sophonisbe* n'indique pas l'apparition d'une critique du spectateur, mais l'existence d'une critique d'auteur.

Marc Escola, à son tour, se penche sur le nom de Corneille qui est perçu par le public du XVII^e siècle, comme le nom d'un véritable genre qui résonne avec des concepts comme : l'héroïsme, la vraisemblance et la mise en valeur du passé.

Dans le deuxième chapitre de la revue, intitulé « La critique des amateurs », Véronique Lochert, se penche dans « Y a-t-il une critique féminine ? » sur les figures et les pratiques féminines vues comme des éléments centraux dans les « comédies des spectateurs » de la moitié du XVII^e siècle. Elle propose une réflexion sur les différences entre la critique savante (qui juge la pièce en s'appuyant sur les règles aristotéliques) et la critique galante (qui opère un jugement en fonction de la sensibilité, de l'émotion transmise), en soulignant que la sensibilité par rapport au goût et à la discrétion de la figure féminine sont des instruments de modélisation de différentes postures critiques. De leur côté, Bénédicte Louvat-Molozay et Alban Déléris dans « Le théâtre anglais vu par les voyageurs français dans les années 1660 »

réalisent une comparaison critique entre le théâtre anglais (vulgaire et farceur) et le théâtre français (réel et supérieur), en s'appuyant sur trois ouvrages parus dans l'espace anglais, en 1660: le voyage de Samuel Sorbière, *Relation d'un voyage en Angleterre*, *Le Théâtre français* de Samuel Chappuzeau et *Sur la Tragédie* de Saint Evremond.

Le troisième article de cette section, « La critique des spectacles par les diplomates au XVII^e siècle », signé par Ellen Welch, analyse l'archive diplomatique comme une source importante et particulière pour l'étude de l'idée de critique dramatique, en mettant en relief les correspondances des ambassadeurs et diplomates qui soutenaient l'importance du spectateur et le rôle central de la sensibilité, dans une pièce de théâtre. Dans l'article suivant « *Le Tartuffe* de Molière sous l'œil de ses premiers spectateurs », Coline Piot se propose de souligner les textes principaux et les opinions critiques qui décrivent parfaitement comment cette pièce a été reçue par les spectateurs. La représentation de la comédie comme un genre nouveau, complètement différent de la tragédie, permettent d'éclairer les évolutions de la critique dramatique dans les années 1660, faisant du spectateur le meilleur juge de la production théâtrale. Dans le dernier article, « La critique dramatique au miroir des comédies de spectateurs chez les héritiers de Molière », Jeanne-Marie Hostiou révèle l'importance capitale des comédies de Molière dans la vision des spectateurs, ce qui produit des mutations remarquables dans le champ théâtral à l'aube du XVIII^e siècle. Elle souligne que les héritiers de Molière vont produire le même effet sur

l'esprit des spectateurs, en favorisant dans le même environnement l'évolution de la critique dramatique.

Dans la troisième partie de cette livraison de la revue, « Circulations », Sandrine Blondet s'occupe, dans sa recherche sur la « Critique et concurrence dramatique durant la décennie 1630 » de l'étude des premières compagnies théâtrales de 1620, *la Troupe Royale de l'Hôtel de Bourgogne* et son rival, *Marais*, qui ont servi d'espaces propices pour le développement de la critique dramatique du siècle classique en France. Dans ce cas, Blondet souligne que la critique de cette période ne représente qu'une analyse minutieuse de chaque pièce de théâtre, destinée à mettre en évidence la supériorité de l'autre, en appelant à la réaction émotive des spectateurs. Barbara Selmeçi Castioni, à son tour, se penche dans « De la loge de l'ambassadeur à l'éloge paradoxal. Naissance de la critique dramatique illustrée dans le *Mercure galant* (1680) » sur la naissance de la critique dramatique, issue d'un élément purement diplomatique, la publication du tableau d'Antoine Coypel, représentant l'ambassadeur du Maroc et sa suite à l'Hôtel de Bourgogne (1682), dans le *Mercure galant*. Elle affirme que la diffusion de cette image diplomatique sur plusieurs supports (dessin, estampe, peinture) et dans plusieurs espaces (théâtre, résidence royale), a facilité la naissance herméneutique d'une critique théâtrale.

Dans un rapport d'opposition avec l'article antérieur, l'analyse de Sara Harvey – « Sens et pouvoirs de l'assemblée théâtrale » – porte sur une comparaison entre les créations de la Comédie-Française (1680-1700) et les articles du *Mercure galant*, en accentuant l'image du public

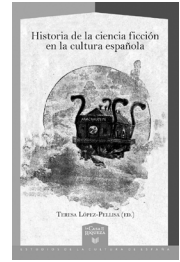
comme un instrument de valeur et de mesure d'une pièce de théâtre. Autrement dit, on remarque que ce nouveau type de critique représente, en fait, une approche pragmatique fondée sur l'opinion et le calcul mathématique.

Enfin, dans la dernière recherche présentée dans ce numéro, « La première querelle de la musique italienne : prémices d'une critique du spectacle musical », Laura Naudeix se penche sur la première querelle de la musique italienne, ayant comme cause principale les récits de spectacles qui transposent les impressions ressenties à l'écoute de certains morceaux musicaux. Dans cette situation, l'analyse se concentre sur les processus de légitimation qui consistent à évoquer un spectacle donné, assurant en même temps l'accès à ce que l'auteur a vécu. Autrement dit, le jugement de valeur, en matière esthétique, permet le glissement vers un récit d'expérience qui prédit la critique moderne.

Étant données la structuration des idées en ordre chronologique et la complexité de leur nature, accompagnées par la richesse de l'information, on peut remarquer que cette livraison constitue une ressource bibliographique significative pour les passionnés du théâtre, et un point de départ très important pour les futurs critiques dramatiques.

Ciprian Onofrei

Teresa López-Pellisa (éd.), *Historia de la ciencia ficción en la cultura española*, Madrid, La Casa de la Riqueza Iberoamericana, 2018



Science-Fiction has never ceased to be one of the most popular genres among the general public, but it has rarely gained the attention of traditional literary history. The turn of the millennium, however, has produced a fair amount of works on the subject, especially in Spanish culture, each one confirming the great potential that science fiction has when it comes to narrative and textual devices. Contrary to the current tendency of literary history and comparative studies (abandoning the national projects and re-reading their literature in a transnational, global context), in Spain, science fiction seems to be enjoying a process of re-nationalization.

Such an endeavor is proposed by Teresa Lopez-Pellisa's project: a collective volume that aims to reinvest sci-fi within its rightful aesthetic and historic position. The volume's main intention is to give a panoramic view of the evolution of the genre in the Spanish culture, by considering not only literary works, but also Spanish cinema, theatre, television and comic books or graphic novels. *Historia de la ciencia ficción en la cultura española* [*The History of Science-Fiction in Spanish Culture*] is comprised of fourteen chapters, each of them discussing in a chronological order different cultural products. Therefore, the book has five chapters on science fiction literature that cover almost four centuries,

three chapters on theatre, two on cinema, two on television, one on poetry and, finally a study that presents the evolution of science fiction comic books between 1900 and 2015. The intention to cover such large periods of time often renders descriptions of the authors and their works brief and lacking, the volume focusing on the highlights of the genre rather than on the particularities of those works.

The first chapter attempts to go back to the origins of the genre in Spain, pointing out an essential moment in the Renaissance that can be seen as a breakthrough for the later outcomes of science fiction: Juan Maldonado's *Somnium*, or the first narrative that imagines a journey to the moon, trying, at the same time, to keep some sort of verisimilitude within its depiction. Juan Molina Porrás infers, however, that the genre's real birth is to be found in the eighteenth century, illustrating further how science fiction was primarily an educational instrument meant to criticize or defend certain aspects of social life.

The next chapter, authored by Mariano Martín Rodríguez, examines the proliferation of science fiction since the 1950s, caused by the effervescent wave of imitations, the main consequence of which was the movement of the genre from the literary salons (belonging to intellectuals) to the mainstream. Furthermore, Mikel Peregrina Castaños, Yolanda Molina-Gavilán and Fernando Ángel Moreno present the macroevolution of Spanish sci-fi literature from the 1950s to 2015, each author stressing out the fact that Spain has had a particular cultural contribution to the Western production of sci-fi. The main conclusions of the studies revolve around the idea of disparity of these productions. Firstly, the

twentieth century fails to give some sort of generational logic to science fiction writers, who tend to have different models and formulas. Only the turn of the millennium will offer a moment of generational coherence, due to the tendency of Spanish authors to import *pulp* elements from American fiction. Secondly, as Moreno points out, Spanish science fiction, chiefly in the first decade of the twenty-first century, has been more experimental than commercial, seeming closer to the historical avant-gardes than to contemporary mainstream literature. The author's arguments plead for an axiological revision of the genre, having a rather polemic attitude towards the traditional criticism that has indexed science fiction as a niche, para-literary genre. With another contribution, this time on Spanish theatre, Mariano Martín Rodríguez underlines the importance that science fiction theatre had in the first half of the twentieth century in Europe, briefly mentioning authors like Felix Aderca, Aldous Huxley, George Orwell or F.T. Marinetti, who entered the European canon with sci-fi scenarios and narratives. His study's aim is to retrieve the qualitative dimension of the genre, by analyzing some of its most successful authors.

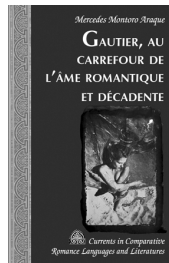
Truly commendable are the volume's chapters dedicated to cinema, television and comics, which not only create a comprehensive panoramic image of the evolution of these mediums, but analyze challenging aspects such as the subversive nature of sci-fi cinema or graphic representations, or the prevalence of the topic of dehumanization in science fiction Spanish television and its effects. Those studies also list the losses and gains of Spanish science fiction visual representations, while also

analyzing the cultural dialogue between Spanish and American productions.

López-Pellisa's volume is by all means a serious contribution to the Spanish literary historiography. While re-nationalizing and investing with new meaning and aesthetic value a genre known chiefly as commercial, *Historia de la ciencia ficción en la cultura española*, by virtue of its high amount of cultural data and theoretical openings, is a notable reading for a global audience.

Daiana Gárdan

Mercedes Montoro Araque, *Gautier, au carrefour de l'âme romantique et décadente*, Peter Lang Publishing, New York, 2018



L'étude critique de Mercedes Montoro Araque, *Gautier, au carrefour de l'âme romantique et décadente*, parue en 2018 à New York, chez Peter Lung Publishing, offre un nouveau regard sur l'œuvre de l'écrivain français, Théophile Gautier. La force et l'originalité du livre résident dans l'approche proposée, à savoir la lecture des textes gautiéristes à travers le paradigme de la « mythodologie » de Gilbert Durand. Le but principal de l'ouvrage est de relever et d'analyser les mythes qui s'articulent dans une œuvre si singulière comme celle de Théophile Gautier. Bien que située au carrefour des courants littéraires – et, par conséquent, imprécise, floue et difficile à définir – cette écriture fait appel aux mythes de la société ; en passant de la

mythologie romantique à celle décadente, l'écrivain esquisse son trajet littéraire qui le situe à côté des autres grandes voix littéraires de l'époque comme, par exemple, Gustave Flaubert ou Charles Baudelaire.

Le livre a une très bonne organisation ce qui facilite la compréhension de la démarche employée par le critique et, d'autre part, permet aux lecteurs de mieux s'intégrer dans l'espace littéraire mis en place par Gautier. Structurée en trois parties – « Parlons "mythodologie" », « L'imaginaire gautiériste, cette "forêt de symboles" » et « Prolégomènes à une mythanalyse » – l'étude suit une approche centrifuge – du visible à l'invisible –, où le lecteur est invité à s'immerger dans l'univers gautiériste. Le premier chapitre est plus théorique ; celui-ci clarifie les notions clés comme, par exemple, « mythe », « mythologie », « mythanalyse », « mythodologie » ; une courte histoire de ces concepts proposés par Gilbert Durand permet à l'auteur de mieux circonscrire son champ d'étude. Le deuxième chapitre, l'entretien avec l'anthropologue durandienne Blanca Solares, accentue l'actualité des recherches fondées sur les mythes et les symboles, sur l'imaginaire ; l'importance de l'œuvre durandienne réside, selon celle-ci, dans la mise en relief « de ce qu'il y a d'éternel chez l'homme » (p. 43) ; cet ouvrage montrerait, par conséquent, ce qu'il y a d'éternel dans l'œuvre de l'écrivain étudié.

La deuxième partie comprend l'analyse de l'imaginaire gautiériste ; les miroirs, outils de connaissance, ouvrent les portes de l'univers du poète, un univers où les doubles et les regards croisés suggèrent à la fois « l'éparpillement progressif du moi » (p. 74) et le départ pour la « quête de sens » (p. 74). Les personnages de Gautier

recourent aux symboles ascensionnels du régime diurne, le feu et l'aile, afin d'arriver à un niveau supérieur de la connaissance du monde. L'angoisse du passage du temps dans l'univers de l'écrivain entraîne l'emploi des méthodes qui le maîtrisent, d'où l'appel aux figures de la répétition comme la lune et la roue – symboles qui participent, entre autres, au recyclage du temps. « Les bacchantes », en suivant la même logique, constituent une figure à travers laquelle s'affirme la volonté de dépasser les frontières du temps.

Les chapitres suivants se concentrent surtout sur les techniques de l'écriture. Théophile Gautier a une pensée très moderne ; il joue avec les mythes et les aborde d'une manière ludique : il « croise, imbrique, superpose, "médiatise" » (p. 189) avec une grande liberté les canevas mythiques. De plus, son penchant pour les parallélismes – à travers l'emploi des comparaisons, des antithèses, des oxymores, des antiphrases – s'explique par sa volonté de mettre en rapport le monde des hommes et l'univers des figures mythiques.

La troisième partie offre un regard plus général sur l'œuvre gautiériste ; celle-ci est remplacée dans l'histoire de la culture. Dans un premier temps, le passage de la mythologie romantique à celle décadente est analysé et expliqué par le biais du rapport établi entre les régimes de l'imaginaire ; l'équilibre entre le régime diurne de la première période est substitué dans la mythologie décadente par ce que Gilbert Durand nommait « *coincidentia oppositorum* ». De plus, les courants de l'époque, à savoir l'atmosphère occultiste du Paris des années 50 ont une influence visible dans l'écriture de Théophile Gautier : il recourt « à l'art d'Hermès » (p. 233). Toutefois, ce qui

caractérise le mieux la poésie de l'auteur, c'est son regard ouvert sur le panorama littéraire ; pour lui, la littérature ne se réduit pas à l'écriture mais plutôt ce domaine est un réseau qui fonctionne selon les principes des vases communicants. Une littérature plurielle, syncrétique, à même de tenir la place de la religion.

Gautier, au carrefour de l'âme romantique et décadente constitue, en conclusion, un livre qui dévoile la manière dont un écrivain conçoit son univers imaginaire ; cette étude part de la poésie pour arriver au trajet culturel suivi par cet auteur des frontières, Théophile Gautier.

Anamaria Lupan

Alexandru Ciobotariu,
Dodo Niță, *Istoria benzii
desenate românești.
1891-2010*, București,
Vellant, 2010



Originating mainly in the United States, Western Europe (especially France and Belgium) and Japan and having become over the last century one of the main landmarks of the global pop culture, cartoons appear to the fast paced looking pointed towards the Romanian space as a rather marginal(ized) phenomenon both as reception and creation. However, over the last years the perseverant initiatives of some graphic artists as well as a series of theoretical contributions („tamed” more than once by nostalgic-evoking touches) of indigenous exegetes (Dodo Niță, *Dictionarul Benzii Desenate din România* [Dictionary of Romanian Cartoons], 1996, ed. a

II-a 2005; Ion Manolescu, *Benzile desenate și canonul postmodern* [Cartoons and Postmodernist Canon], 2011; Gelu Teampău, *Mit și banda desenată* [Myth and Cartoon], 2012; Mircea Mihăieș, *Istoria lui Corto Maltese: pirat, anarhist și visător* [Corto Maltese's History: Pirate, Anarchist, Dreamer], 2014; Ioan Stanomir, *Camera obscură. Vis, imaginație și bandă desenată* [The Obscure Room. Dream, Imagination and Cartoons], 2014 etc.) seem to suggest a change of perspective with regard to the status of this special semiotic vector, both confluence and (post)modernist alternative of the classical, „serious” semiotic languages. It is this trend under which this work falls since by exclusively focusing upon the Romanian space, it aims (and it becomes successful to a large extent) to prove that over the last past century of Romanian modernity, despite appearances, cartoons have not only „survived the regimes and fashions” but they have even come to gain themselves a meritorius spot in the city (even in the city of letters since „prominent Romanian writers were also cartoon scriptwriters such as Nichita Stănescu, Mircea Sântimbreanu, Nina Cassian, Lucia Olteanu, Ion Băieșu, Ion Hobana, Dumitru Almaș, Alexandru Mitru, Dinu C Giurescu etc., when they were not actually drawers like the surrealist poet Gelu Naum”.) Written „from inside” by two people initiated into and passionate about the genre (Dodo Niță, presumably the best connoisseur of the Romanian BD, but also its coagulant „consciousness” over the last decades and Alexandru Ciubotariu, a valuable representative of the young generation of Romanian cartoon creators), *The History...* amplifies the homonymous version published by Dodo Niță in 1992 and is

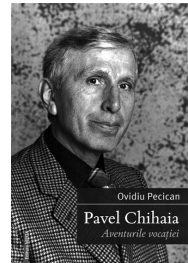
supplemented by *Paradigmele paraliteraturii* [The Paradigms of Paraliterature] (Dodo Niță, 2015) – which covers the 2010-2015 period – thus representing the pinnacle of a work carried out over decades. Designed as an album-book of 272 pages in a large format and with coloured illustrations, this impressive visual chronic catalogues (inventorizes, synthetically comments and illustrates) over 120 years of Romanian cartoons divided into 3 large chapters ranging from the first „naive” attempts tributary to the Austrian or German graphics of that age to the nowadays’ webcomics: “Vârsta de Aur [The Golden Age] (1891-1947)”, “Socialism și benzi desenate [Socialism and Cartoons] (1948-1989)” and “Banda Desenată Contemporană [The Contemporary Cartoons] (1990-2010)”. Set against this historical context, the evolution of cartoons phenomenon in Romania (including the evolution of cartoons technique itself, with „the transition from black and white to colours, the refining of scripts, details, the complication or simplification of the dialogue bubbles” etc.) basically outlines not only the history of a (too) little-explored chapter of the Romanian (visual) arts but also an alternative history of the past Romanian century. The documentation thoroughly explores all the aspects of the BD complex (*authors* – the contribution of over 150 artists is analyzed both within the Romanian cartoons perimeter and in the case of many of them abroad, both during the communist regime and after 1989 – *publishing houses, magazines, conventions* etc.) even if the organization of the material according to the BD „retailers” in Romania (almanacs, brochures, magazines etc.) – solution dictated most likely by the „monopolist” specific of the

supply of symbolic / cultural goods within the Romanian perimeter – might bemuse the reader familiarized with the western structures of the genre (possible and even necessary, any other intentional explorations can only be achieved *after* the first and unavoidable moment of mapping the extension). Consistent even formally with the explored topic, the author's undertaking articulates like in a real cartoon album a mainly visual narration within which the information encapsulated in words intertwines in a counterpoint (and harmoniously) manner with the one offered by the rich illustrative iconic material consisting of original sketches, pages from magazines, posters and covers, almanac, brochures and books excerpts etc. (all of which having been collected and scanned by the authors themselves). Apart from the foreword signed by Adrian Cioroianu (with a rather evocative and contextualizing role) the book also contains some "Anexe" [Annexes] (Verbatim reports and other historical documents from the communist regime relevant for the genre's history), a synopsis in French and English, a selective bibliography and an index of people's names (the lack of an index of publications is compensated by the ending "Cuprins", [Table of Contents] which in itself is basically exactly such an index). Meant by the authors to represent in the first place a „long awaited alignment to the European circuit of countries with a history of this kind (among the closest neighboring countries: Hungary, Serbia and Poland)” and also to „encourage [...] the birth of a new generation of graphic artists fond of cartoons” and „the further publication of cartoons both in printed and in on-line format” (since „a cartoon comes to life only when it's published”), this

volume is not (and it could not have possibly been) a volume of sophisticated analyses or convoluted-subtle interpretations (as was to be expected at this auroral moment of the research dedicated to the Romanian cartoons). Instead, it is a valuable working instrument able to offer for the first time in our specialized literature a conclusion, an x-ray and a quasi-complete annotated map of the BD phenomenon in Romania and therefore, if it cannot represent under any circumstances the final stage of the analysis of this phenomenon, instead it certainly constitutes the mandatory starting point for any future substantial discussion.

Lionel D. Roșca

Ovidiu Pecican, *Pavel Chihaiia. Aventurile vocației*, Cluj-Napoca, Editura Mega, 2018



The present volume, *Pavel Chihaiia. Aventurile vocației* (authored by Ovidiu Pecican, published in 2018 by Mega), represents the finalized culmination of a scholarly tribute to the life-long academic endeavors and achievements of the accomplished historian. Its exploratory efforts not only delve into the inner mechanisms of Chihaiia's complete works, but also brave the more unexplored limbo of his mind and personal life – along with all the frustrations and injustices which accompanied it, but also with the sum of all the moments of self-surpassing tenacity and hard-won victory which can be found therein.

It is difficult to precisely determine whether the dominant discourse of the ample volume is more similar to that of a biographical text or to that of a monograph. Perhaps an intermingling of the two styles would most sincerely – if not also most accurately – describe the general tone and scope of the book. In turn, an analogous fusion of a somewhat different nature would lie at the very root of Chihaia's personality. Making his debut as a playwright and novelist, he would shift towards the more strictly erudite field of historiography at a later time, progressively consolidating his voice as one of the most preeminent in his specialized domain – predominantly in Romanian academic circles at first, followed by an expansion to transnational ones in the ensuing decades.

In his nature – which would soon come to bear the dominant disposition of an assiduous researcher – the precocious vein of artistic talent and sensibility shown in his youth cohabited peacefully with the detached, analytical side so necessary in the field to which he dedicated his later years. Translating this dichotomy into more utilitarian terms, one could posit that his native sensibility may have facilitated and – beyond a doubt – fueled his fascination for the paintings, sculptures and edifices which would definitively convince him to walk a scholar's path, as revealed by his decision to further specialize in art historiography.

A type of penchant for unrelenting and exhaustive analysis is shared by Chihaia and the author of the present volume alike. Ovidiu Pecican retraces the historian's journey through life without omitting to describe its darker twists and turns – of which the first decades under the heel of

the communist regime were probably the most harrowing. In the wake of a burgeoning prolificity, as the publication of his first dramatic play (*La farmecul nopții*, 1945) was followed by an equally promising first novel (*Blocada*, 1947), the young writer's intellectual growth was uprooted by the political turmoil which ushered in the dominant new ideology.

Opposing the freshly established regime through both tacit and active resistance, Chihaia was pushed into a humiliating obscurity which he was to cast off completely only after many years. Having to pick up his interrupted research and various other academic pursuits with newfound tenacity, Chihaia would eventually succeed at carving his way beyond the borders of his native country. The present volume meticulously records the struggles entailed by this itinerary, adding excerpts from journals or personal testimonies, wherein the historian addresses not only his formal interests and professional inquiries, but also aspects pertaining to his private life, his subjective propensities and convictions.

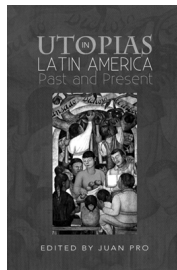
Raised by Ovidiu Pecican to the same empyrean heights as Mircea Eliade or the younger Ioan Petru Culianu (figures who have achieved great renown in a tangential field, as historians of religion), Chihaia along with his writings as a historian and historiographer of art are appraised and given the recognition which had long been denied them – a recognition which has been steadily affirming itself over the last few decades.

The PhD which Chihaia would come to obtain in Western Europe would eventually metamorphose into what is, perhaps, his most well known treatise (*Immortalité et*

décomposition dans l'art du Moyen Age, first published in 1988). However, his complete corpus of texts (rigorously gathered and classed in the annexes of the present volume, recently recompiled and republished separately as a ten volume *Opera Omnia* in 2010) can – and will continue to – vouch for the incontestable excellence attained by the historian, the natural conclusion of a life-long commitment to his vocation. More than a mere record, Ovidiu Pecican's volume constitutes an homage to this unremitting commitment.

Andrei Zamfirescu

Juan Pro (ed.), *Utopias in Latin America. Past and Present*, Sussex Academic Press, 2018



The tradition of utopian thought has its roots back in time but has never ceased to reinvent and to rediscover itself by proposing new perspectives according to the current mindset.

Utopias in Latin America. Past and Present, edited by Juan Pro and published in 2018 by Sussex Academic Press, is an excellent volume of thirteen essays that aims to rediscover and to explore the utopian phenomenon in Latin America from the nineteenth century onwards. Each of the authors brings into discussion a specific aspect of utopian thought, explaining the propensity for utopianism in this particular area. Their approaches and assumptions are rooted in political, social, economic,

historical, and religious ideas that have shaped the development of utopian visions and practices.

One essential aspect that links all essays is the capacity of understanding local history and its effects on future projects including utopian ones as well. Among different understandings of the concept of “utopia”, it mostly insists on utopia as a social project. Consequently, a historical outlook explains why these alternative social projects failed. The essays attempt to explain by analyzing carefully the sources of those times, the appearance and development of radical, political or religious movements, of democratic or totalitarian tendencies, of reformist or revolutionary changes connected with utopias.

The opening chapter by Juan Pro, entitled “Utopia in the Spanish Language: The Origin of a Word, the History of an Idea” offers an enriching study about the semantic field of *utopía* in the Spanish language. The researcher reveals the polysemic character of the notion, pointing out the capacity of language to construct reality depending on political and social changes. He notices subtle historical changes in meaning that have taken place over time, stressing the negative or positive value. The next chapter “How to do things with utopias: stories, memory and resistance in Paraguay” written by Marisa González de Oleaga, shows that the nineteenth and twentieth centuries in Paraguay were quite prolific in historical events and proved to be a fertile ground for religious and political utopias. The author focuses attention on five of the utopian colonies and their stories around these communities, finding similarities and differences of narrative structure, shaped in a similar fashion as

folktales. The essay draws attention to the limitations imposed by literary genres on the representation and circulation of utopian experiments and calls for new forms of writing and representation. It also raises questions about the tendency of political historiography to reject or to forget its own memory.

A captivating paper is offered by Gerardo Witeze Junior, who presents the story of Vasco de Quiroga, a writer from the sixteenth century whose purpose was to rewrite *Utopia* by Thomas More. Quiroga's intention was to prove that utopia could be a practical possibility not only in the future, but in the here and now, focusing his project on the concept of *pueblos-hospitales* for the indigenous people. The following chapter written by Carlos E. O. Berriel describes an unusual utopia from 1602 that criticizes Hispanic Monarchy. The book by Tommaso Campanella is titled *The City of the Sun* and represents an instrument of denouncing wars and absolutism on the one hand, and on the other hand aims to reconcile faith and reason by redirecting science towards the inner working of the Church.

Chapter 5, "Utopian Imagination Across the Atlantic: Chile in the 1820s" by Carlos Ferrera gives an insight on nineteenth-century revolutionary South America, particularly in Chile. The article reconsiders Chile as a fertile ground for experimentalism and utopias, not just as a barbarian place. Another country that hosted utopian experiments is Argentina and it is reflected in "Cabet's Utopia, from Minorca to Argentina: Bartolomé Victory y Suárez". Horacio Tarcus recalls the interesting story of Bartolomé Victory y Suárez, a typographer, publisher, and

journalist who went into exile in Buenos Aires in 1857 and launched his own publishing project called the "Popular Library". The relevance of this project consisted in translating and publishing books that had an impact on political thought in South America. In the next chapter, Nere Basabe explores the concept of "the Latin race", which evolved as a justification of a rhetorical discourse around the Second Mexican Empire in the second half of the nineteenth century, and analyzes its meaning in the intellectual debates in France and Spain.

As we noticed before, many European thinkers emigrated to Latin America contributing to the revolutionary changes. Among them was *Rhodakanaty*, a cosmopolitan Greek socialist who was actively involved in the political movements in Mexico. There he founded a study circle and an agricultural colony, aspiring to put into practice his model of ideal society. A further engaging reading is given by Laura Fernández Cordero in "The Cecilia Colony: Echoes of an Amorous Utopia in the Libertarian Press". The study analyzes an experiment conducted in Brazil, at the end of the nineteenth century, by Giovanni Rossi, which problematized free love and the emancipation of women in a "new amorous world" that could solve a lot of problems in society. The paper reveals the echo of such kinds of social structure in the anarchist press related to the utopian tradition.

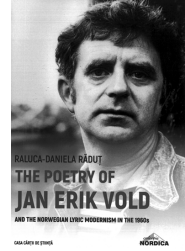
The challenges to utopian thought continue in an essay that states a fundamental issue in the history of utopianism written by Ana Sabau. In her thought-provoking article "Technologies of the Afterlife: Spiritualism and Social Imagination

in Nineteenth-Century Mexico”, she explores alternative forms of knowledge such as spiritualism in shaping culture and politics, having as a starting point a theater performance in Mexico. Moving forward, the following essays address issues from political thinking that interferes with various utopian practices. For instance, Andrew Ginger deals with Universopolis, an imagined place for a new civilization united by the values all around the world and examines the concept of “cosmic race” proposed by José Vasconcelos. Dario Azzellini aims to explain the Venezuelan mechanism of local self-government, the “commune” as a utopian prefiguration connected with the possibility of replacing some of the characteristic of the state. The volume closes with a quite recent event (a popular rebellion from December 2001) analyzed by Marina Sitrin in “Walking towards Utopia: Experiences from Argentina”. She struggles to highlight that history continues even after the critical moments of 1989-1991, underlining the process of the movements that arose shortly before and after riots in Argentina.

The project of defining utopia in Latin America is still a work in progress. This collection of studies does not intend to promote certain conclusions, but encourages researchers to rethink the topic of utopia. As Juan Pro points out in the introduction, “history is a succession of utopias”, therefore, keeping an eye wide open to the events around us can help us arrive at a deeper understanding of historical trajectory and its utopian cycles.

Maria Fărîmă

Raluca-Daniela Răduț,
*The Poetry of Jan Erik Vold
and the Norwegian Lyric
Modernism in the 1960s*,
Casa Cărții de Știință,
Cluj-Napoca, 2018



The book published by Raluca-Daniela Răduț, *The Poetry of Jan Erik Vold and the Norwegian Lyric Modernism in the 1960s* represents a groundbreaking work in the literature field, being the first research focused on the authorship of the Norwegian poet Jan Erik Vold. The author, Raluca-Daniela Răduț is a lecturer at the Department of Scandinavian Languages and Literature and she has dedicated her PhD research to the study of Jan Erik Vold’s valuable literary creation. Focusing primarily on the aforementioned Norwegian writer, Răduț’s work is complex and interdisciplinary, touching upon various areas of interest such as jazz music, generational conflicts, cultural transfer, literary circles or the Scandinavian Modernism.

The Poetry of Jan Erik Vold and the Norwegian Lyric Modernism in the 1960s is structured in five chapters. The first two chapters provide an ample view of the context in which the poetry of Vold became visible, namely the arrival of modernism in Scandinavia and Norway and the emergence of the Norwegian literary magazine *Profil*. The following three chapters are both text oriented and theoretically explanatory as they deal with the apparition of new concepts in Norwegian literature and how these took shape in Vold’s poems throughout the years. Besides offering possible interpretations of the poems, Răduț

often offers guidelines meant to invite the reader to approach a certain lecture strategy, adequate to concrete poetry. Although she provides her own thoughts and conclusions with respect to the concrete poems she submits under analyses, Răduț always underlines the fact that the reader is free to find her own voice and conduct a personal research in the attempt to decipher the poetry of Jan Erik Vold.

Consequently, Răduț begins her enterprise by analyzing the path which Modernism, as a literary movement, has taken in Scandinavia and in Norway. Early in the work she introduces Jan Erik Vold as a versatile writer and one of the representatives of modernism in Norway. This part of the book sets the theoretical ground and the historical context in which the work of Vold came to life. In the second chapter, the scholar draws the portrait of the literary magazine *Profil* and focuses especially on the fourth phase of Norwegian Modernism, analyzing the central influence of the *profilists*, who used the literary circle and magazine *Profil* as a platform for expressing their views and innovative thinking in an attempt to freshen up and eventually reconstruct the modernist literature in Norway. Moving forward, the chapter "Norwegian Modernist Phenomenon: *Konkretisme (Concretism)*" begins with a broader introduction to the concept of *concretism*, its historical development and the context of its arrival in Norway. After establishing the characteristics of concrete poetry, Răduț selects poems from three volumes of poetry, signed by Jan Erik Vold, and analyses them accordingly. Following the same pattern, the next two chapters approach the concept of *new simplicity*, first in a more theoretical manner, followed by

examples of poems written by Vold and again carefully interpreted by the author. In the fourth chapter, the poems submitted to analysis are picked out from Vold's volume entitled *Mor Godhjertas glade versjon. Ja (Mother Goodhearted's Happy Version. Yes)*. The last chapter, entitled "Haiku Poems in Jan Erik Vold's Literary Work" provides a unique approach to the *new simplicity*, showing how Vold uses the originally Japanese poetic form in order to give voice to his literary project. Here, the poems are selected from Vold's seventh poetry volume *spor, snø (Traces, Snow)*. Răduț shows how the Norwegian poet adapts the classical form of haiku and adds up new elements leading to an original new poesy. At the same time, she indicates how *new simplicity* takes different shapes in Vold's creation through a comparative analysis of the two volumes mentioned above.

The Poetry of Jan Erik Vold and the Norwegian Lyric Modernism in the 1960s can be thus understood as a tribute to the favorable years in the life of the Norwegian writer Jan Erik Vold and to the literary context of the 1960 in the peripheral northern country. Nevertheless, the book serves as a highly important research in the literary and cultural field. Besides the thematically relevant content, the book's quality resides in the admirable combination of academic language, engaging writing style and impressive knowledge of Scandinavian languages.

Ștefana-Teodora Popa

Revue Internationale
Henry Bauchau. *L'écriture
à l'écoute*, n° 8, Myriam
Watthee-Delmotte,
Catherine Mayaux (dir.),
« La langue d'Henry
Bauchau », 2016-2017



Le huitième numéro de la *Revue Internationale Henry Bauchau. L'écriture à l'écoute* aborde la problématique de la langue dans l'œuvre d'Henry Bauchau. Des études critiques proposent des réflexions originales sur les particularités de l'idiolecte bauchaulien, ainsi que sur les défis posés par sa traduction. Les extraits du manuscrit du roman *Le Boulevard périphérique*, ainsi que les fragments de correspondance avec l'écrivain partagés par la traductrice roumaine Rodica Pop facilitent l'intrusion du lecteur au cœur même du processus de création.

Le dossier thématique de ce numéro rassemble des articles issus de la Journée d'études, *Langue et langues d'Henry Bauchau*, organisée à Tirgu Mureș, le 3 juin 2016, par Corina Bozedeau et Sorin Crișan qui a représenté un point de départ pour des réflexions systématiques sur la question langagière dans l'univers bauchaulien.

Né dans la génération du « désenchantement » (Corina Bozedeau, *Henry Bauchau, une poétique du minéral*, Paris, Champion, 2017, p. 11), au cœur des turbulences caractérisant le début de siècle, Bauchau vit l'expérience littéraire comme seule voie d'affirmation identitaire. Ainsi, comme Myriam Watthee-Delmotte observe dans l'article d'ouverture du volume, la langue littéraire d'Henry Bauchau est tout d'abord outil de résistance face au discours

d'autorité et porte-parole de l'âme. À travers un long processus de simplification, l'écrivain cherche le mot capable de rendre compte des vérités de l'affect et de participer à la construction d'une subjectivité.

En étayant son analyse sur des poèmes inédits des années 1940 et 1950, Jérémy Lambert montre que l'écriture poétique de Bauchau provient de l'*energeia* aristotélicien et explore le plus intime de l'être. La littérature n'est pas seulement un mode de représentation, mais elle provoque le jaillissement de la part d'« ombre » du poète tout en le déterminant à retrouver son propre rythme.

C'est toujours cette part d'« ombre » qui intéresse Olivier Belin étudiant les occurrences du pronom « on » dans les romans *L'Enfant bleu*, *La Déchirure* et *Le Régiment noir*. Le critique remarque des valeurs multiples qui font du pronom « on » la marque d'une subjectivité en transition entre l'onymat et le besoin de reconstruction et de libération de soi.

La langue poétique d'Henry Bauchau se distingue par l'utilisation d'un lexique à part qui parle du rapport que le poète entretient avec le monde. En ce sens, grâce à l'analyse du vocabulaire et des grands registres lexicaux du recueil *L'Escalier bleu*, Catherine Mayaux observe que l'écriture poétique essaie une récupération de l'enfance par la description d'un monde en état de construction, tel qu'il se dévoile aux yeux de l'enfant. Pour sa part, Marianne Froye explore des faits langagiers dans la poésie bauchaulienne pour dégager la valeur performative de la parole et la place du sujet poétique dans son idiolecte.

L'étude d'Anne-Claire Bello sur les notions de souffle et d'essoufflement, telles qu'elles apparaissent dans *Le Boulevard périphérique*, déplace le regard vers

le caractère mystique de la langue de Bauchau. Son hypothèse inscrit l'écrivain dans le tournant théologique de la phénoménologie par le fait que sa langue devient la reprise de la parole divine par le biais de son absence.

Le thème de la langue suscite naturellement des interrogations sur le travail de traduction (mis déjà en question dans le numéro 4 de la *Revue*) et sur la manière dont l'intrusion d'une deuxième subjectivité influence la présence de la subjectivité originelle dans le texte. À partir des fragments du roman *Le Boulevard périphérique*, traduits par elle-même, Corina Bozedeau remarque dans la traduction de l'œuvre bauchaulienne l'impératif d'un investissement empathique du lecteur-traducteur dont la sensibilité rencontre celle de l'écrivain dans l'intimité du texte. En explorant l'autre, la traductrice se découvre elle-même et participe de cette manière à l'actualisation du texte.

Romancier et poète, Henry Bauchau est également dramaturge. L'analyse de Julien Dallièrre sur le langage théâtral de *La Reine en amont* et celui romanesque d'Œdipe sur la route révèle une évolution dans le rapport de l'écrivain à la langue. Ainsi, tout en reprenant le thème d'Œdipe, la langue romanesque semble assimiler ce que le théâtre vomissait, car difficile à digérer. Pour Sorin Crișan, la langue accompagnée par le jeu scénique facilite, dans *La Reine en amont*, l'expression consciente de soi et les irruptions de l'inconscient.

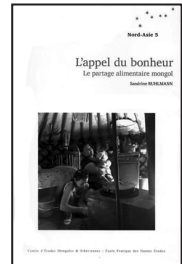
En amplifiant la question de la langue par une démarche comparatiste entre les notes d'Henry Bauchau et Philippe Jaccottet entre 1972 et 1974, Andreea Bugiac montre qu'il n'y a pas une seule langue capable de parler de la réalité du sujet poétique. La poésie ne peut qu'imparfaitement parler

du visible, tandis que l'inconscient parle sa propre langue pour faire monter à la surface l'expérience traumatique.

Le mérite de ce numéro est de constituer un moment de référence dans les recherches sur l'univers d'Henry Bauchau, vu la problématique peu abordée jusqu'ici par la littérature de spécialité. Grâce à la diversité des approches, les articles surprennent la centralité de la question langagière dans l'appréhension d'une subjectivité en transition dans son rapport au monde. Plus encore, la thématique de ce numéro prolonge de nouvelles interrogations sur la variation linguistique, stylistique et poétique à l'épreuve du genre, qui seront traitées dans le numéro 9 de la *Revue*.

Emanuela Muntean

Sandrine Ruhlmann, *L'appel du bonheur. Le partage alimentaire mongol*, Paris, Centre d'études mongoles et sibériennes, Éditions de l'EHESS, coll. « Nord-Asie », vol. 5, 2015



L'ouvrage *L'appel du bonheur. Le partage alimentaire mongol*, de Sandrine Ruhlmann, nous permet d'observer en quelle mesure l'alimentation est un objet d'étude anthropologique nécessaire à la compréhension des sociétés humaines. Cette publication représente le cinquième volume de la collection « Nord-Asie », supplément à la revue *Études Mongoles et Sibériennes, Centrasiatiques et Tibétaines*, une collection consacrée à la publication de monographies de divers peuples.

La méthode de recherche de l'auteure relève d'un travail minutieux, si on tient compte de tous les matériaux venant compléter l'étude sur le peuple mongol : les cahiers d'écritures, le cahier de dessin et les documents photographiques. De cette façon, cette analyse précise, détaillée et descriptive montre l'organisation et le mode de fonctionnement de la société.

L'appel du bonheur, le titre de l'ouvrage représentant le thème principal, renvoie également à la pratique du partage de la nourriture à côté des sujets suivie lors des situations ordinaires, des événements heureux, comme la naissance ou malheureux, la mort. Cet ouvrage constitue ainsi une monographie des familles mongoles, se focalisant surtout sur le partage alimentaire. De ce fait, les pratiques alimentaires représentent un facteur essentiel « qui structure la société » (p. 35).

À partir de plusieurs enquêtes de terrain réalisées en Mongolie, l'étude de Sandrine Ruhlmann nous offre un considérable panorama des pratiques alimentaires chez les éleveurs mongoles. L'auteur préfère une approche concernant l'alimentation et tous les stades de la chaîne alimentaire, de la production à la préparation, la conservation et la consommation des aliments.

L'ouvrage est divisé en 13 chapitres repartis en deux parties, conformément à la distinction entre les situations ordinaires (le quotidien et la tradition d'hospitalité) et les situations extra-ordinaires (les fêtes).

Le premier chapitre, « L'espace », est centré sur le cadre rural où les pratiques alimentaires se déroulent. L'architecture est présentée à travers des espaces de campement et de la yourte. Le chapitre II, « Le modèle fondamental du repas », présente

les principaux aliments des repas mongols, en particulier la soupe et la viande. Ces produits « purs » et « authentiques » représentent pour la culture mongole un aspect vital. Ils sont le résultat du respect d'une écologie et d'une économie spécifiques à la Mongolie. Le chapitre III, « La transformation de l'animal en aliment carné », se concentre sur le traitement du sang de l'animal sacrifié qui relève en Mongolie du positionnement de l'homme et de la femme et du rapport de pouvoir entre les deux.

Les chapitres IV et V abordent les techniques culinaires de base et les modes de cuisson. De cette façon, l'auteure souligne comment le partage de la viande est un acte technique, basé sur la découpe. Sandrine Ruhlmann insiste aussi sur l'importance de la différenciation entre les « morceaux », la viande et les autres aliments. La chercheuse présente également la méthode de cuisson privilégiée – le bouilli –, mais aussi les autres modes de cuisson. Dans le chapitre VI, intitulé « La distribution et la consommation des repas » on observe comment la consommation de la nourriture est liée à des règles, aux gestes élémentaires du manger et du boire et à la position du corps : « manger ou boire implique le respect de règles et de manières de table. » (p. 131)

Dans le chapitre VII, qui s'appelle « Le partage alimentaire et l'hospitalité », l'auteure montre comment l'hospitalité est le trait essentiel du peuple mongol : « On peut dire que l'hospitalité est à la culture mongole ce que le repas du dimanche est à la culture française. » (p. 154). De ce fait, certains aliments deviennent indispensables dans les plats festifs, en particulier les boissons alcoolisées et les produits farineux tels que les raviolis, les beignets et les galettes. Les chapitres VIII et IX focalisent sur

l'élargissement du partage grâce au « stock de visiteurs », mais aussi sur la renaissance de l'âme et ses liens au corps.

Les chapitres X et XI se concentrent sur le rituel de la naissance et des funérailles, montrant des pratiques alimentaires, des rites, des coutumes ou des principes chamaniques ou bouddhiques, tandis que le chapitre XII est consacré au partage alimentaire qui structure la société et permet d'établir des relations certes entre les vivants, mais aussi avec les morts, les divinités bouddhiques et les esprits-mâîtres de la nature. Le dernier chapitre présente la plus grande fête mongole, à savoir la célébration du Nouvel An lunaire ou le Mois blanc. Cette fête est envisagée sous le signe du renouveau parce que le partage de nourriture favorise une bonne renaissance et un état de bonheur.

Pour conclure, cet ouvrage constitue une analyse des changements sociaux qui ont conduit au renouvellement de la société mongole, mais également un guide de bonne conduite et d'hospitalité de cette communauté.

Ionela-Loredana Badea



Secolul 21, no. 1-6:
Biblioteci, București,
2017

The new anthology of the editorial group The 21st Century (*Secolul 21*) brings forward a volume that proposes a multiplicity of possible perspectives which

gravitate around a familiar concept – the library. Photography, national history, theatre, poetry and correspondence are all portrayed in the book, for the sole purpose of redefining and reimagining the library in the twenty-first century.

The book is structured according to the field of interest it depicts, in correlation with the idea of the role and the (un)importance of books and reading. Thus, the collection presents the library as a fictitious space (Mariana Celac in the chapter “Writers, Artists and Their Library”), as a means of self-construction (Svetlana Cârstea, Robert Șerban in “Writers, Artists and Their Library”, and Mariana Neț in “Thesaurus of Spirituality”), both in Romania and outside its borders (Mircea Anghelescu, Monica Pillat, Celine Hersant and Eugeniu Lupu in the chapter “Editorial Events”).

The importance of preserving the art of reading and its artefacts is strongly underlined in Ion Grigorescu’s eulogy, “The Bank and The Library as a Thesaurus”, and in the spectacular photographic documentary by Eugeniu Lupu, which captures the last moments before the demolition of Văcărești Monastery. The arguments are supported by Elena Lupaș’s article, “The Library with a Single Book”, where she talks about the Bible – translated into 2200 different languages and dialects, and the highly valuable collection of sacred books located in Bistrița, with a preface written by Romanian poet Ioan Pinteă.

We are even deeply submerged in the universe of the book following the chapter dedicated to the recent publications of author Virgil Nemoianu at the Spandugino Publishing House and the correspondence between Doinaș and Nemoianu, interesting

in the sense that it traces the roots of a friendship between two representatives of different cultural generations – that of the founders of Sibiu’s literary club (Doinaş) and that of the younger members and continuators (Nemoianu, whom we can rightfully consider a renowned member of the literary program).

Furthermore, the concept is expanded by showcasing a series of photos taken at the Strahov’s Monastery Library and at the British Library, which was sadly destroyed during the bombings. This was not an impediment for the dedicated readers, who continued to go about their reading in the mutilated, but sacred atmosphere. This generated the original interpretation of literary critic and theatre historian George Banu, and gave birth to a staggering reinterpretation of the famous play *The Cherry Orchard*, following the vision of Tompa Gabor: the orchard is assimilated into the image of the library, both of them sacrificed in the name of a pragmatic spirit. The conclusion both perspectives portray is used as a *motto* to the entire volume – “Readers will always exist. We do not regress into an era of barbarianism. The decline of the book is not synonymous to the death of reading.”

Lastly, in the light of the recent events, the collection devotes an entire chapter to the tragic death of King Mihai, a monarch of Romania who was deeply admired by the people. This should not be seen merely as a history lesson. The values that the monarch so highly praised should provide us with a continuous model of moral conduct, of decency and devotion to one’s country: “I do not see Romania as a legacy passed to us by our parents, but as a country that we borrowed from our children. So help us God!”

One aspect that strikes the reader is surely the great number of writers, critics and artists that contributed to the compilation. Their work and talent have often pleased critics and readers, so the prestige they add to the volume is undeniable, along with a stunning demonstration of craftsmanship in terms of writing and expression. Precisely because the proclaimed mission of the anthology is extremely ambitious, the common reader may be taken aback by the intertwinement of such various artistic domains, and may not clearly understand the links between those domains and the initial thesis – redefining the concept of the library in the twenty-first century. The analogies may be considered “far-fetched” by those who are not familiar with the literary world and its organic connection with theater, philosophy, art and photography. Therefore, the volume seeks a rather specialized reader who is well versed in literature and the history of fine arts, because of the extensive use of specialized language, concepts and extremely unexpected and intriguing connections that set the tone of the entire volume.

This book is surely a mandatory reading for scholars in the field of literature and literary history who seek to find new and innovative ways of reinventing and reconfiguring the idea of the library, and acknowledge their power to subtract themselves from the limitations of a certain time frame and find their way into our own contemporaneity, in which they can be endless generators of new content and perspectives.

Ilinca Pervain

Sinteza, no. 54,
România Magică.
Miturile și fantezmele
noastre, iulie-august
2018



The autochthonous myths, legends, folk tales and superstitions of Romania remain a testament to the combinatory prowess which the wider purview of mythology has always possessed in virtually all of its manifestations.

Although the statement also rings true regarding the majority of cultures and their mythologies, it is especially applicable in the case of the vaguely outlined territory of archaic southeastern Europe. The geopolitical fluctuations of said territory's borders aptly paint a picture of the effervescent succession or (as the case may be) syncretic homogenization of cultures (and their implicit belief systems) before and across the centuries of recorded history up until modernity. Ranging from the unfathomable abysses of prehistory to the only slightly less mysterious time of the Thracian tribes, the archaic Balkans fortuitously provided a slate upon which a considerable number of ulterior civilizations would end up leaving their cultural stamp.

This being the case, even if many a historian, anthropologist, ethnologist or mythologist has pointed out the sparsity of concrete data pertaining to each of their respective fields within the borders of southeast Europe, an optimistic coda can yet be found. Namely, the silver lining of interlinked or overlapped belief systems can be traced and grasped as a thread of Ariadne

leading out to areas and eras wherein relevant data abounds. Thus, primary cultural influences of Greco-Roman, Balto-Slavic, Byzantine inclination along with numerous other secondary influences that have been coalescing up to the advent of contemporary mass-culture are weaved into the tapestry of Romanian mythology. The result? A panoply of beliefs and practices that are as complex and particular as those of any other territory. It is this central node of Romanian mythos around which the fifty-fourth issue of *Sinteza* takes shape.

Fast forwarding to contemporary Romania, myths are approached in accordance with their broadest definitions by the essays, interviews and studies featured in the present issue: as linguistic stand-ins for “illusions”, as the necessary spawn of irrationality, as potential “evils” birthed and malignantly employed as catalysts for manipulative agendas, as archetypal constructs which refuse to be expunged, as modern day encrustations upon the mundane or, ultimately, as part and parcel of local heritage, in their narrowest use, and of the overarching heritage of homo sapiens, in their grandest one.

The leading article, penned by Vasile Dâncu, outlines the general theme and instills a sense of diffuse wonderment at the persistence and newly-assumed forms of many mythemes and superstitions that live on, having adapted to the brave new world of the 21st century. What could be blithely described as present-day Romanian hero-worship (in keeping with the central matter at hand) is taken into account in the following section, which provides statistical information on the public and historical figures who hold sway as projected idealizations in the minds of various sub-categories of the Romanian populace.

Each of the ensuing articles tackles a myth-related topic that has had its impact on local history or day-to-day life.

Caius Chiorean presents a summary of the mental dichotomy that has erupted in the wake of the 1989 Romanian Revolution and in a later article depicts the bizarre reality of communist promises pertaining to spectral weapons of mass destruction. Simona Nicoară provides a summary of the legend-steeped historical background of Romania, while briefly delving into the core ideas of renowned mythologists. The same angle which focuses on national history is also preferred by Sorin Mitu, whose article presents the somewhat controversial figure of historian Lucian Boia in a sympathetic light. An interview with Professor Toader Nicoară addresses national history and the complex multi-cultural heritage of which modern Romanians are inheritors. The following interview with Professor Corin Braga emphasizes the perennial quality of myths, while simultaneously signaling the potential dangers involved in abusing their power. In the subsequent, more brief articles, Doru Căstăian muses on the recently emerged characteristics of postmodernism in contemporary society, while Daniel Șandru sketches a portrait of the post-communist intellectual. Volodia Macovei gives a lengthier account of a voyage to Prislop, an area linked to the quasi-mythical figure of Arsenie Boca, a man of the cloth whose former abode has become a modern place of pilgrimage.

The article penned by Constantin Necula stresses the need to make a distinction between the authentic myths of Christianity and those that have been erroneously ascribed to it. The more evident excesses of political correctness are deconstructed and

critiqued in an article by Alin Fumurescu, Florin Poenaru describes the political myth of anti-corruption efforts, while Cătălin Raiu presents the reader with a list of ten contemporary myths pervading the political scene of Romania. In an article and interview, respectively, Antonio Amuza and psychologist Daniel David both discuss the possible “re-enchantment” of the modern world through thought and technology in equal measure. An interview with author Ruxandra Cesereanu follows, in which she expresses her disillusionment with the current political climate of Romania, whilst issuing a rallying call against indifference and complacency. In her ensuing article, Aurora Liiceanu laconically explores the world of Romanian superstition, and the eccentric author Pavel Coruț is interviewed with regard to his atypical work and worldview.

The miscellaneous assortment of articles with which the present issue concludes covers a vast array of non-mythological topics, from tourism to sports and fine dining, all being conducive to a final impression of diversified coherence.

Andrei Zamfirescu

Sinteza, no. 55, *Acustica de țară*, august-septembrie 2018



In this day and age few subjects and fields can still lay claim to an unassailable brand of universality. The current August-September issue of *Sinteza* deals with one such rare example. Titled “Country

acoustics”, its central theme revolves around music in its myriad forms (from classical symphonies to contemporary DJ beats) and across its manifestations on both national and global scales.

The leading article, penned by Vasile Dâncu, covers a list of ten political illusions which are currently running amok within the borders of Romania and the minds of its populace alike. Psychologist Sorin Dumitru introduces the reader to the overarching theme of the present issue – which roughly spans more than half of its total bulk, through an article that explores some of the underlying neurological reasons for our musical proclivities and affinities. In a following interview, cultural manager Mihai Constantinescu is asked to give a detailed account of the ins and outs pertaining to the history and organization of the prestigious “George Enescu” music festival. Its three “periods” are vividly described, and its current status as one of the three most important international festivals of its kind is noted with adequate pride, and without hyperbole. A more dismal conclusion is drawn at the very end of the interview, regarding the musical education and preferences of most Romanians. While the means to access the more refined varieties of concerts (mainly through specific television channels especially bent on promoting such varieties) exist and are made readily available to the general public, said public nonetheless appears to opt for the more conventional and wide-spread genres of pop music.

A statistical account of these preferences is given in another section of the present issue, along with data revealing which instruments, genres, classical composers or contemporary performers hold the most sway in the eyes of the public, in

terms of popularity and reputation. Also dealing with the George Enescu festival, the next article (written by musicologist Ioana Marghita) recounts the renowned composer’s tragic last years, along with the steady rise to fame of the eponymous festival, described as currently being in full bloom, having achieved continent-wide recognition. In a brief spectral narrative, the archaic mansion of Tescani, its ties with Moldavian nobility and (indirectly) with the life of George Enescu are all brought once more to life by documentary writer and producer Emilian Berceanu.

What follows is an interview with Gabriel Bebeșelea, a critically acclaimed orchestra conductor who offers an accomplished professional’s insight into the inner workings and challenges associated with his field. Back-to-back, a second interview with violinist Alexandru Tomescu not only presents a glimpse of his unique approach to music, but also brings the reader up to speed regarding the quasi-legendary Stradivarius and the perfectly honed craftsmanship with which he imbued his works. In yet another talk with a professional musician, violinist Răzvan Popovici (also the director of the “SoNoRo” festival) muses on the inexhaustible quality of music and its ability to ennoble and reveal the more ethereal spheres of experience.

What follows is a set of two shorter interviews, the first of which features George Butunoiu (entrepreneur and president of Societatea Muzicală) answering questions related to his personal history with music, as well as the contemporary musical culture of Romanians. The second laconic interview revolves around answers of a more technical or experimental nature given by neuroscience researcher and

freelance musician Oliver Peter Graber. In the following segments, multi-talented musician Giorgio Fabbri and musicologist Elena Maria Șorban reveal some of the main benefits of listening to music, with an addendum by the latter detailing the stylistic peculiarities of various cultures. Subsequently, psychologist Andrada Lavinia Faur discusses the process of overcoming performance anxiety, professor Pavel Pușcaș examines some of the scientific and pseudoscientific attributes of the “Mozart effect”, and Oleg Garaz devises an apology of contemporary electronic music as compared to the well-known works of classical composers, consequently giving the reader a tour of the world of DJ culture.

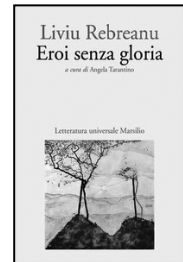
A personal perspective on the rock genre is presented by Constantin-Valer Necula, followed by a concise exploration of Romania’s most popular festivals by Radu Hângănuț. Journalist Simon Broughton offers his take on the modern music industry while Ioan Bocșa discusses themes related to his field of expertise, namely traditional Romanian music – with an emphasis on carols. The somewhat controversial subject of the “manele” sub-genre is tackled by Adrian Schiop in the ensuing article. Former HiQ band member Florin Grozea is interviewed on his past experiences with music, along with his current pursuits and interests. Ending the main sequence of articles and interviews, musical producer Paul Ilea offers an inside look into the Romanian show business industry of recent years.

The concluding segments of the issue continue to partially address musical topics, such as the obscure figure of Johannes Caioni or the acoustics based contemporary ratings of various concert halls. Such

segments are intermixed with the somewhat dissonant themes of international affairs, a case study of the Siberian wilderness or the speculative visions of science-fiction films. However, the whole retains its sense of cohesive harmony, overcoming the possible pitfall of monotony.

Andrei Zamfirescu

Angela Tarantino (ed.),
Liviu Rebreanu. *Eroi
senza gloria*, Venezia,
Letteratura universale
Marsilio, 2018



Nel 2018, in occasione del centenario dell’unione della Romania e della fine del primo conflitto mondiale, Marsilio propone ne *Gli anemoni*, collana di classici centroeuropei diretta da Annalisa Cosentino e Luigi Reitani, un volume composito di Liviu Rebreanu. Si tratta di una raccolta di tre racconti, dedicati alla Prima guerra mondiale, un classico della letteratura novecentesca romana che appare per la prima volta in traduzione italiana, a cura di Angela Tarantino, con il titolo *Eroi senza gloria*.

I tre racconti, confluiti nel 1921 nel volume *Norocul (La sorte)*, sono parte di un unico filone tematico-narrativo, pensati, dall’autore, come un “viaggio attraverso la guerra”.

Hora Morții (1916, *La danza della morte*), *Catastrofa* (1919, *La catastrofe*), *Ițic Ștrul, dezertor* (1920, *Ițic Ștrul, il disertore*) sono parte di un più ampio percorso creativo-tematico in cui rientra anche il romanzo *Pădurea spînzuraților (La foresta*

degli impiccati), tradotto e apparso sul mercato editoriale italiano nel 1930, a soli otto anni dalla sua pubblicazione in Romania.

L'edizione critica delle *Opere* di L. Rebreanu curata da Niculae Gheran è alla base della traduzione proposta da A. Tarantino, che si è servita dei volumi 2 e 3. I tre racconti, pubblicati in un unico volume, sono preceduti da un breve studio introduttivo a cura della docente di letteratura romena dell'Università Sapienza di Roma, in cui a dati di carattere editoriale e biografico, atti a contestualizzare l'ideazione e la pubblicazione di queste prose brevi, si aggiunge un'analisi del percorso tematico-narrativo pensato dallo stesso autore.

A differenza di ciò che si potrebbe pensare, non è la guerra nella sua crudezza a essere protagonista delle pagine che leggiamo. I racconti di Rebreanu non si propongono come spaccato, fedele immagine, di un doloroso momento storico; veicolano invece uno spazio "ideale" all'interno del quale i destini, tragici, individuali prendono forma e si consumano. Il campo di battaglia è il riflesso dell'interiorità dei protagonisti. Non è la guerra a segnarne il destino, la guerra è parte di un percorso più articolato e complesso, è lo sfondo su cui si realizza la sorte, tragica e immutabile, degli anteroi descritti da Rebreanu, è il riflesso della dimensione violenta propria della loro interiorità. La guerra, il conflitto, non è altro che uno spazio, la scena entro cui si realizza, violento, l'epilogo dell'esistenza: la morte.

Peculiarità dei tre racconti contenuti in *Eroi senza gloria* è dunque la coesione tematica determinata dalla condivisione e dal "riciclo" di nuclei tematici presenti anche nei grandi romanzi (*La voce della terra*, *Il regolamento di conti*, *La foresta degli impiccati*). L'itinerario di vita condensato in queste prose

brevi è caratterizzato da un duplice aspetto, spaziale e temporale, che si coagula nella dimensione del viaggio, dell'allontanamento dalla casa. Lo spostamento, rappresentato dall'arrivo al fronte, teatro di violenza, è sempre un momento di cesura. È infatti nello spostamento tra lo spazio familiare e il fronte che si innescano le dinamiche di conflittualità, dissimulate prima della partenza.

La guerra, sfondo del primo racconto, *La danza della morte*, riflette il conflitto tra Haramu e Boroïu, espressione manifesta di una realtà interiore. Innamorati della stessa donna sono pronti a combattere per il possesso di Ileana. Tuttavia, il loro antagonismo non si concretizza mai in uno scontro reale, fisico. La discordia, l'astio che li separa, emerge solo al momento della partenza. L'abbandono del nido domestico si trasforma in un fattore scatenante e dal flusso di pensieri dei protagonisti emergono malcelate paure e animosità. Il conflitto silente tra Haramu e Boroïu si concretizza nella descrizione della guerra, dell'esperienza al fronte, immagine di una realtà interiore. Anche l'animo di David Pop, protagonista de *La Catastrofe*, è attanagliato da incertezze e sofferenza. Il dilemma che emerge in questa seconda prosa breve è di carattere identitario. Sfondo narrativo è lo scontro interetnico che dilania la Transilvania della Grande Guerra. Nella sua introduzione, A. Tarantino scrive: "L'associazione rumeno-nemico rovescia il senso della parola patria". Inconcludente, timoroso, disimpegnato, disinteressato, David Pop, lontano da casa, si riscopre un soldato di valore, guidato dal dovere, che si rifugia nel dovere, finché la parola patria, considerati i rivolgimenti storici, non perde significato per il transilvano e il dovere che l'aveva protetto si perde in mille domande e nelle parole di Elvira, in una lettera, che segna la fine della sua esistenza.

L'ultimo "eroe" di Rebreanu è Ițic Ștrul. Il suo è un racconto senza luogo e tempo, in cui il l'ebraicità del protagonista, deduciamo, dalla descrizione stereotipica, è causa del conflitto. Ițic, il coniglio, il fifone, si costruisce al fronte una nuova identità, quella di soldato coraggioso, un'identità che non può comunque salvarlo dal destino già scritto per lui.

La guerra, pretesto narrativo, sfondo, innesco è quindi filo conduttore e fondamento di un'architettura narrativa in cui la vera protagonista è la dimensione psicologica, conflittuale di questi uomini comuni, antieroi, eroi senza gloria, il cui destino, ineludibile, è già stato scritto.

Jessica Andreoli

Mosaic

AN INTERDISCIPLINARY CRITICAL JOURNAL

CALL FOR GENERAL SUBMISSIONS

Mosaic is a quarterly journal that brings insights from a wide variety of disciplines to bear on the theoretical, practical, and cultural dimensions of literary works. We accept general submission on an ongoing basis.

SUBMISSION GUIDELINES

- *Mosaic* follows an electronic submission process. If you would like to contribute an essay for review, please visit our website for details: <https://mosaic.umanitoba.ca/common/submit>.
- Essays may be in English or French and must represent innovative thought (either in the form of extending or challenging current critical positions). *Mosaic* does not publish fiction, poetry, or book reviews.
- *Mosaic* publishes only original work. We will not consider essays that are part of a thesis or dissertation, have been published previously, or are being considered for publication in another journal or medium.
- Preferred length of essays is 7,000 words, to a maximum of 7,500 words. Parenthetical citations and works cited must follow the conventions of the *MLA Style Manual and Guide to Scholarly Publishing* (3rd ed.) or *MLA Handbook* (7th ed.) Essays may feature illustrations.
- *Mosaic's* anonymous peer-review process requires that no identifying information appear on the electronic version of the essay itself. Submissions that meet our requirements are sent to specialists in the specific and general area that an essay addresses. Anonymous but complete transcripts of the readers' reports are sent to the author.

Address inquiries to: Dr. **Shep Steiner**, Editor/ *Mosaic*, an interdisciplinary critical journal
 University of Manitoba, 208 Tier Building, Winnipeg, Manitoba, R3T 2N2 Canada
 Email: Mosasub@umanitoba.ca; <https://mosaic.umanitoba.ca/common/submit>